

# PAX - AMERICANA AU GUATEMALA

## L'autorité

39e ANNÉE No. 49

3 JUILLET 1954

Imprimé à St-Hyacinthe

Rédaction: 2003, St-Hubert MONTRÉAL P.Q.

Directeur: GÉRARD GINGRAS

Rédacteur en chef: JEAN VINCENT

10  
cents

Pendant que nous réfléchissons :

## UN MILLIARD D'INDIENS ET DE CHINOIS ONT OPTÉ POUR LA CO-EXISTENCE

Pendant que les Américains s'acharnaient contre le Guatemala, d'une population de trois millions d'habitants, ils perdaient officiellement l'amitié de 350 millions d'Indiens. Il n'y a pas à proprement parler de relation de cause à effet entre la guerre guatémaltèque et la signature du pacte d'amitié sino-indien, mais ce dernier est incontestablement une conséquence de la politique des Etats-

Unis, qui trouve sa plus récente manifestation en Amérique centrale.

En principe, un traité d'amitié entre deux nations ne vise personne, même s'il comporte une clause de non-agression. Ces accords inoffensifs ne font que confirmer un état de choses, et il leur arrive souvent, une fois tombé l'enthousiasme du moment qui les a vu naître, de rester lettre morte. Nous ne croyons pas que le pacte qui vient d'être conclu, à Delhi, par messieurs Nehru et Chou En-Lai, soit de ceux-là.

Le traité sino-indien, qui unit dans l'amitié et le respect mutuel, près de la moitié de la population terrestre, n'est pas une fantaisie que se sont passée deux hommes d'état à l'occasion d'une rencontre un peu chaleureuse. Il correspond à quelque chose de très profond. Il consacre le lien qui unit deux pays, hier encore coloniaux, qui ont conquis leur indépendance et sont

peut-être que sont une dénonciation des visées américaines en Asie. Le pacte reconnaît à la Chine le droit d'avoir un gouvernement communiste et à l'Inde celui d'avoir un régime bourgeois et réformiste. Les représentants de près d'un milliard de personnes ont ainsi exprimé leur volonté de co-existence pacifique. Au regard de cet événement, dont le demi-silence des agences d'information américaines ne suffira pas à réduire l'importance, la mission militaire du général Van Fleet auprès des gouvernements des pays "amis" des Etats-Unis a l'air de ce qu'elle est, et le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elle n'est pas de la bonne propagande pour l'Ouest en Asie.

Un autre Occidental, M. Saint-Laurent, Canadien, donc anticolonialiste par définition, a récemment effectué en Extrême-Orient une tournée au cours de laquelle il a exprimé des vues fort censées sur la nécessité de reconnaître é-

chinoises. Si la guerre ne vient pas, les Américains se verront obligés d'emboîter le pas. Et par notre geste "réaliste", nous aurons contribué à éviter cette guerre.

"L'Asie aux Asiatiques", c'est bien, mais il faut combler en même temps le fossé qu'une certaine politique creuse entre l'Est et l'Ouest.

Noël Pérusse

Ceux qu'on aime

### Houle Jean-Pierre

Montréal, Québec, Ottawa... tel est l'itinéraire de l'ambassadeur Jean-Pierre Houle, professeur, haut-fonctionnaire, avocat, critique, homme du monde, amateur de boxe, vedette à la télévision... intellectuel? Oui, dans la mesure où les intellectuels ne sont pas des individus austères et rigoureux. Jadis nationaliste, mais d'un nationalisme modéré, notre prof d'histoire est au nombre de ceux qui ont compris que la déportation des Acadiens n'est pas l'unique phénomène de notre

par  
Noël Pérusse

fiers de s'échanger, d'égal à égal, des promesses de bon voisinage.

Cette entente intervient au moment où M. Foster Dulles "sno-be" de plus belle M. Chou En-Lai, montre bien l'irréalisme de la politique américaine. Celui qu'on a voulu humilier et tenir à l'écart à Genève n'a qu'à faire un crochet par Delhi pour rentrer à Péiping avec l'amitié de tout un peuple dans sa poche. Il en obtiendra probablement autant au cours de son escale en Birmanie.

Si cette manifestation de solidarité asiatique et anticolonialiste prend une allure de défi aux Etats-Unis, ce sont bien les Américains qui l'auront cherché. Ils parlent constamment d'impérialisme et d'expansionnisme communistes, mais c'est aux Chinois, et non à eux, que les Indiens, qui ont l'expérience de ces choses-là, offrent leur amitié. Et que les Etats-Unis n'invoquent pas leurs relations avec les Syngman Rhee, les Tchang Kai-chek, les Yoshida, les Bao Dai et les Mohammed Ali! La servilité de ces fantoches suffit à dénoncer la politique américaine aux yeux des Asiatiques.

L'accord Nehru-Chou-En-Lai, dans sa rédaction même, constitue une condamnation des agissements de Washington en Extrême-Orient. Il repose sur des principes de respect mutuel et de non-ingérence dans les affaires de leurs pays res-

pectivement le gouvernement de la Chine populaire. Le moment nous semble venu de faire ce geste réaliste. En reculer l'échéance sous prétexte que la question coréenne n'est pas encore réglée, ce serait adopter une attitude qui ne tarderait pas à avoir l'air louche. Il y a en Corée un armistice solide qui, selon toute apparence, devrait durer aussi longtemps que le président Rhee n'entreprendra pas de le violer. Et alors, pour nous, l'affaire serait de toute façon classée. Donc, si nous ne voulons pas donner l'impression que nous désirons la guerre avec la Chine, il faut renouer avec son gouvernement actuel des relations normales. Autrement, nous laissons subsister un état de tension qui pourrait être exploité avec succès par des éléments bellicistes à la prochaine occasion.

Le gouvernement canadien, qui n'est pas de taille à toujours tenir tête aux Etats-Unis, a manifesté un certain courage, il y a quelques années, en décidant d'entreprendre seul la canalisation du Saint-Laurent. Et le Congrès américain, qui n'avait pas voulu entendre parler de ce projet pendant 40 ans, s'est aussitôt empressé de voter 105 millions au titre de sa participation à l'entreprise.

Il ne faudra pas attendre non plus la permission de Washington pour reconnaître le gouvernement

La Feuille d'Étable du Guatemala est un oiseau rare et sacré dont le nom guttural et le plumage mordoré dominent depuis des millénaires les rêves et les réalités du pays. Presque tout ce qui a une quelconque valeur au Guatemala s'appelle en effet Quetzal, ou commence par Quetzal, notamment la région que l'on dit merveilleuse de Quetzaltenango... et l'unité monétaire. Outre son nom prestigieux, le Quetzal-devise a l'exceptionnelle qualité d'être au pair avec le dollar américain.

C'est à une époque où Quetzal, ou de dollars donc, et pas à autre chose, que l'on doit attribuer les extraordinaires événements qui se sont déroulés au Guatemala durant les trois dernières années. L'intervention militaire, les pressions diplomatiques et le chantage en tout genre pratiqués par le gouvernement des Etats-Unis dans l'affaire guatémaltèque ne sont, en fait, que la résultante (évidemment très normale) des manœuvres entreprises dès 1944 par le trust "United-Fruit".

Ménacée par le programme social du gouvernement Arévalo, puis par la réforme agraire du président Arbenz, et, nous allons le voir plus loin, paradoxalement prisonnière de sa propre rapacité, la société "United-Fruit" a tout d'abord protégé ses dividendes futurs et ses immenses propriétés (non exploitées en grande partie) d'un barrage de pots de vin. Mais la misère et le sentiment d'émancipation nationale grandissant de pair, la corruption ne suffit plus.

En France et en Grande Bretagne, où les intérêts capitalistes sont beaucoup plus étroitement liés à l'état qu'en Amérique, où la tradition coloniale a toujours droit de cité, on fait généralement appel à la troupe dans de semblables circonstances. Indochine, Afrique du Nord, Kenya, Malaisie, etc. La "United-Fruit", elle, ne pouvait inviter Washington à faire donner les Marines. Pendant plus d'un demi-siècle des dictateurs prébendés s'étaient succédé au pouvoir; grâce à eux les concessions étaient renouvelées à la majorité parlementaire. Quelquefois, il est vrai, des fantassins armés surveillaient le scrutin (comme du temps d'Ubico), mais un mauvais moment est vite passé. La situation cependant avait changé et, en 1950, la "United-Fruit" dut prendre une attitude de "capitaliste engagé".

En réalité, c'était une fausse alerte. Après six ans d'essais plus ou moins réussis visant à mettre en vigueur un programme de sécurité sociale et une loi du salaire minimum, le président Arévalo fut remplacé par son ministre de la défense nationale, M. Arbenz Guzman (la constitution guatémaltèque fixe à six années le séjour maximum du même individu à la présidence).

Le président Arbenz était lui aussi un bourgeois socialisant; mais il était plus jeune, plus dynamique, plus mor-

Mais Dulles ose déclarer: "Le peuple a fait entendre sa voix et, groupés derrière Castillo-Armas, les patriotes guatémaltèques ont vaincu la tyrannie."



Ce cliché (malheureusement très mauvais) représente le colonel Carl T. Studer, ancien soldat d'élite de l'armée américaine. Le colonel Studer, qui est originaire d'El Paso, Texas, est un grand et solide garçon (6 pieds, trois pouces). C'est aussi un spécialiste dans le maniement des armes automatiques.

Bien que son expérience passée ne semblât nullement le destiner à la culture des bananes, le colonel Studer est entré il y a quelque temps au

Ainsi s'exprimait le secrétaire d'état américain siôt que le sort de Guatemala apparut scellé. Dans une allocution à la radio et à la télévision, Foster Dulles reconnaissait par là la part prise par son gouvernement dans le coup de force qui a détruit le régime démocratique et réformiste qui tenait tête à la formidable "United-Fruit". Après avoir indiqué sans vergogne à qui allait sa sympathie, Dulles déclare que les Etats-Unis continueront d'appuyer les justes aspirations du peuple guatémaltèque, c'est-à-dire celles qui s'expriment par la voix d'un aventurier mercenaire tel que le colonel Castillo.

Alors que le sang a coulé au Guatemala et que des villes ont été bombardées, Dulles ose dire, parce que les intérêts de la "United-Fruit" ne sont plus menacés, qu'un grave danger a été évité. Le renversement d'un gouvernement démocratique élu et infiniment plus respectueux des libertés civiles que certaines dictatures latines "amies des Etats-Unis", cela devient pour lui la restauration de la paix et de la liberté.

Après des aveux aussi cyniques, on peut s'attendre à tout de la part de John Foster Dulles.

service de la société "United-Fruit", abandonnant son domicile d'El Paso pour la banlieue moins luxueuse, mais plus rémunératrice, de Guatemala City. La photographie, les qualifications et le signalement du colonel ont paru dans les journaux guatémaltèques dès le mois de février. Ni M. Dulles, ni la presse américaine n'ont cru bon, va sans dire, de signaler la présence de ce mercenaire aux côtés des "honnêtes" marchands de bananes de la "United-Fruit".

## Chronologie Guatémaltèque

La population guatémaltèque se monte aujourd'hui à trois millions d'habitants, dont environ 75 pour cent d'Indiens. Dirigés pendant des siècles par les empereurs Mayas, ces derniers connurent une nouvelle féodalité avec la conquête espagnole, qui laissa sous emprise politique jusqu'au milieu du 19ème siècle. Alors se produisirent, de 1855 à 1870, une série de mesures qui, toutes proportions gardées, donnèrent des résultats comparables à la révolution française. Ce fut l'avènement d'un régime bourgeois démocratique, principalement symbolisé par Barrios, qui a laissé son nom au port atlantique de Puerto Barrios, dont la "United-Fruit" est actuellement l'exclusive propriétaire.

Les bonnes intentions du régime Barrios s'effondrèrent rapidement devant les palpables témoignages des grands propriétaires, "United-Fruit" en tête de liste, et, aux graves bourgeois démocratiques succédèrent une lignée de dictateurs. Ce fut la belle époque de la "United-Fruit", la ruée vers la banane; à Wall-Street et dans la Cay, les courtiers vendaient des actions de "Banana Republic". Dans les plantations, les Indiens gagnaient de cinq à vingt-cinq cents par jour, et les syndicats, va sans dire, n'étaient qu'une vaste plaisanterie.

Tout d'un coup, en 1944, le dictateur Ubico (qui n'avait pas été élu et qui vient de mourir en exil aux USA) fut destitué par le général Ponce. Le général convoqua des élections et, à la suite du premier scrutin démocratique guatémaltèque, le président Arévalo prit le pouvoir. Bien qu'il ne fut lui-même qu'un bourgeois attendrissé socialisant, comparable à certains regards au nouveau président du conseil français, M. Pierre Mendès-France, le président Arévalo donna à la "United-Fruit" ses premières frayeurs.

En réalité, c'était une fausse alerte. Après six ans d'essais plus ou moins réussis visant à mettre en vigueur un programme de sécurité sociale et une loi du salaire minimum, le président Arévalo fut remplacé par son ministre de la défense nationale, M. Arbenz Guzman (la constitution guatémaltèque fixe à six années le séjour maximum du même individu à la présidence).

Le président Arbenz était lui aussi un bourgeois socialisant; mais il était plus jeune, plus dynamique, plus mor-

ne n'y fallait songer qu'en millions de Quetzal-dollars, c'est-à-dire qu'il n'y fallait pas songer, tant sont lointains les rapports de dimensions entre le trésor guatémaltèque et les richesses de la "United-Fruit".

Néanmoins, le président Arbenz avait des amis et des conseillers communistes ou communistes. Peut-être est-ce avec leur concours (bien hypothétique en tout cas) qu'il élaborait la réforme agraire qui devait provoquer sa chute. Réforme agraire bourgeoise, appelons-le, puisqu'elle prévoyait la division et le partage des terres sur un plan strictement individuel, puisqu'elle visait en somme à faire du Guatemala un pays de petits propriétaires (de capitalistes au premier stade étrange communisme on le voit), admettons, la réforme agraire du président Arbenz était destinée à faire augmenter les impôts. La taxe sur la propriété est en effet établie au Guatemala en fonction de l'évaluation faite par le propriétaire; plus on déclare, plus on paye; moins on déclare, moins on paye. Mais, évidemment, moins on paye et moins on est payé, advenant une nationalisation.

En ce qui regarde les trois dernières années, tout le problème guatémaltèque est là. En vertu de ce programme, une certaine superficie de terrains appartenant à la "United-Fruit" a été nationalisée (terres en très mauvaise condition, gâtées par des dizaines d'années de culture de bananes et atteintes de la "maladie de Panama") pour la somme de 602,572 dollars. Somme, malgré tout, ridicule, malhonnête presque, n'était le fait qu'avant de nationaliser, le gouvernement Arbenz a fait part de ses intentions, invitant les propriétaires à réviser leurs évaluations (jusqu'à une date limite). En d'autres termes, c'était mettre en demeure la "United-Fruit" de payer des impôts convenables, ou de vendre à un prix dérisoire.

La "United-Fruit" n'a accepté bien entendu aucune de ces deux solutions. Après avoir encaissé 609,572 dollars (pour des terrains qu'elle n'utilisait plus), son conseil d'administration décida de faire appel, devant les tribunaux guatémaltèques, tout d'abord, puis au Département d'état qui, docilement, se chargea, au nom de la "UFCO" de réclamer aux autorités guatémaltèques la somme de près de 16 millions de dollars, reliquat de la "dette de nationalisation". Ainsi la "United-Fruit" avait déclaré, des années durant, une valeur de 609,572 dollars, mais au moment de nationaliser, c'était seize millions qu'il fallait lui payer.

A deux pas de sa porte, l'Amérique rencontrait ici son Iran.

La "United-Fruit" passa les commandes à M. John Foster Dulles qui, aussitôt, délégua au Guatemala un nouvel "ambassadeur", M. John Peurifoy (ancien organisateur de la lutte anticomuniste en Grèce). Et, tandis que M. Peurifoy continuait d'exiger à coups de "notes diplomatiques" les seize millions de ses compatriotes marchands de bananes, le secrétaire d'état, ventre à terre, mettait au point la proposition anti-communiste de Caracas, destinée à faire croire au monde que le Guatemala était un "satellite de l'URSS, une base avancée de l'Armée Rouge dans l'hémisphère occidental".

Entre-temps, le colonel Castillo astiquait ses canons et, désespérément, le Guatemala cherchait à armer ses maigres unités (inférieures en tous points aux "exilés" de Castillo). Le gouvernement américain maintint son refus de vendre au gouvernement Arbenz le moindre pistolet et, dans le courant de mai, le Guatemala, qui hé-

(suite à la page 42)



histoire, que, dans tous les cas, il ne justifie pas nécessairement l'autonomie... Non, le nationalisme en serre chaude lui paraît dépassé, encore qu'il nourrisse une certaine admiration pour M. Laurendeau, sans toutefois partager toutes les idées de M. Sau-riol.

Ses ennemis savent qu'il est capable de tout, même de se cantonner dans le silence de ceux qui "ont compris"...

Jean-Pierre Houle, admirateur de Camus parce que, sans doute, cette pensée de midi, cette mesure méditerranéenne l'ont conquis, comme ceux de sa génération (et de la suivante aussi) qui, témoins de ces petits bouleversements si vite oubliés dans les chancelleries, se souviennent, eux, qu'il vaut mieux parier sur les chances de l'homme et rechercher, à travers les nuages de champignons nucléaires, cette faculté de vivre au niveau de l'esprit et ce que nos aînés appellent encore la "douceur de vivre"...

Et s'il agit ainsi — non sans une certaine gravité — les problèmes que se posent parfois ceux qui, au recul de l'histoire, préfèrent la survie de la civilisation, Jean-Pierre Houle conserve le sens de l'humour et celui de la conversation, de ces conversations très longues qui finissent à l'aube sans que rien n'ait été ré-glé...

Beaubien 11

## MAIS NE LE RÉPÉTEZ PAS

Le pic, la pelle et Mil-Matin

Il y a quelques années, ren-trant d'un voyage en Suisse où il avait eu quelque peine à se faire comprendre, un certain haut-fonctionnaire du gouverne-ment provincial déplorait les ex-cès de l'éducation helvétique. "Tous ces gens-là sont trop ins-truits, avait-il confié à ses inti-mes; y'a pu moyen de trouver d'ouvriers... J'leur ai dit que nos gens sont pas comme ça par icitte..." Mais, grâce à la rapide évolution qui caractérise notre système d'enseignement, le danger que ce haut-fonction-naire n'appréhendait pas voici quelques années vient de sur-gir brusquement... dans un premier-montréal de "Montréal-Matin". Dans son laboratoire d'é-tude de la rue Marie-Anne, l'é-ditorialiste de ce quotidien — lequel est publié par la "Fédé-

ration des Journalistes Cana-diens Incorporée" — affirme que l'"on commettait sûrement une grave erreur en s'imaginant que tous les jeunes gens de notre province, ou d'ailleurs, doivent devenir des bacheliers et des philosophes." Après avoir constaté que tous nos jeunes gens ne sont pas nécessairement dis-posés à pousser leurs études très loin (!), le même éditorialiste pose gravement la question: "...on peut se demander ce qu'il adviendrait d'une société où personne ne consentirait à toucher au pic et à la pelle." Nous y voici! Il s'agissait donc "d'épargner" aux travailleurs le fardeau d'une éducation trop poussée! "Montréal-Matin" en-tend bien rassurer le lecteur an-goissé: "Cependant, une telle éventualité n'est pas à craindre et, aujourd'hui, il convient de

recommander aux parents de faire instruire leurs enfants le plus possible..." Pourtant, il est un autre danger que nos en-nemis de la rue Marie-Anne né-gligent singulièrement, un dan-ger dont ils doivent, eux les pre-miers, craindre la menace. Si, comme nous avons la naïveté de le souhaiter, nos "gensse" re-çoivent l'éducation à laquelle ils ont droit mais qu'on leur re-fuse, qui donc élira les Omer Côté et les Johnny Bourque? Son-gez un instant aux incalculables conséquences qu'entraînerait, par exemple, un discours d'Omer Côté dont la langue ne serait plus celle du peuple!

Ancien ministre? Ce n'est pas à un manque d'é-ducation, mais à une forme d'im-politesse presque truculente — tout-eille involontaire — qu'il con-vient d'attribuer l'incroyable ar-

reur — à moins qu'elle n'ait été le résultat d'une conspiration — que les lecteurs (ceux du "De-voir" naturellement) relevaient en page éditoriale ce matin-là. Sous la signature de Pierre Men-dès-France, que ne lisait-on pas? On lisait "ancien ministre". Voi-là sans doute, exprimé fort sim-plement, l'un des vœux les plus chers de M. John Foster Dulles. Mais, il arrive qu'ayant été mi-nistre dans l'un des premiers conseils d'après-guerre, M. Men-dès-France n'a pas désarmé. Et ses promesses relatives au ré-glement de la question indochinoise ne sont certes pas celles d'un "ancien ministre".

Jean Cabot dans les fleurs

On veut bien honorer la mé-moire de Jean Cabot, mais il im-porte d'éviter la confusion. Tel-le est, en substance, le contenu d'une lettre circulaire que l'i-

neffable Alfred Gagliardi faisait tenir confidentiellement à tous ceux qui parviennent à lire sa prose. La lettre rappelle d'abord l'existence du monument érigé à la mémoire de Jean Cabot. Elle précise que celui-ci fut navi-gateur et pionnier. Et elle ajou-te: "Si vous désirez déposer une couronne de fleurs en votre nom, ou celui de votre société, veuil-lez donc m'en avertir au plus tôt afin d'éviter la confusion; de même si l'un de vos représen-tants serait (sic) présent ou si votre société participait en groupe (sic), nous tenterons d'avoir quelqu'un à l'entrée de ce parc pour vous identifier et vous con-duire à un siège." Les historiens n'ont jamais pu déterminer si Jean Cabot était vraiment d'ori-gine génoise, mais il est certain qu'Alfred Gagliardi est Italien... et conseiller municipal.

# La route de ses pieds

Dans ce pays subsistait le vague souvenir des années amères et cuisantes qui précéderent la conquête et la pacification de l'Asie centrale par les Cosaques du tsar.

En ce temps-là, les villages afghans du Nord, dont les maisons et les granges, les champs et les parcs à gros ou menu bétail s'entassaient dans la vallée des Eaux Opulentes, devaient nuit et jour se tenir aux aguets et aux écoutes, épier la menace étincelante des fourreaux de sabre des cavaliers tartares ou le roulement morne et nasillard de leurs tambours de guerre.

Mais cette époque était passée. «Puisse-t-elle ne jamais revenir!» priaient les vieillards à barbe grise. Aujourd'hui, la paix régnait dans une joyeuse rumeur de printemps; les bourgeois gonflés de sève pointillaient de verdure les broussailles sèches effrangées sur les pentes; l'eau babillait dans les ruisseaux avec le rythme joyeux qu'elle prend dans les rivières d'un homme éloigné de son pays; une odeur mouillée et exquise se dégageait des mottes retournées par la charrue de bois; les saules semblaient saupoudrés d'or. Et la paix et le printemps régnaient aussi dans le cœur de Dost Mourad tandis que, marchant à côté de Turkane Katoum, il lui déclarait son amour dans son parler de terroir afghan.

— Votre mère — puisse son âme avoir place au paradis! — devait être la plus jolie femme des montagnes et des plaines.

— Comment le savez-vous? demanda-t-elle en souriant.

— Parce que, d'après la rumeur publique, elle vous ressemblait comme un grain d'orge ressemble à un autre, ô trésor entre toutes les femmes du monde!

Elle s'arrêta et le regarda.

— Et alors? dit-elle.

— Et comme il ne répondait pas, elle rougit un brin:

— Ah... j'ai honte... d'être obligée de vous offrir mes lèvres!

Elle lui donna un baiser.

Ni blanche, ni rose, ni brune, toute sa personne était teintée de cette patine d'or clair qu'élaborent en commun le soleil et le vent des montagnes; ses cheveux avaient la rousseur fauve des feuilles d'automne, et ses yeux le gris argenté d'une lame bien trempée. Vêtue de fort molleton de campagne, parée de rubans de fête qui voltigeaient joyeusement, solide de corps et promettant pour plus tard une saine maternité, elle n'était pas mal, auriez-vous songé, en passant votre chemin sans vous retourner pour la regarder.

Mais Dost Mourad voyait en elle plus de choses qu'on n'en peut exprimer en paroles. Elle voyait en lui plus qu'il n'était en réalité: un grand garçon afghan, large d'épaules et rouge de peau; assez beau pour qu'on aille avec lui, comme disait sa mère; avec une bouche large, généreuse, plus disposée à s'épanouir qu'à se fermer, et, par-dessus l'abîme de ses yeux bruns, des sourcils d'ébène se rejoignant en ligne continue, comme on en rencontre chez les gens entêtés, téméraires, toujours tentés de franchir d'un bond les barrières dressées par leur propre insouciance.

Allah! murmura-t-il. Si nous pouvions toujours rester jeunes... et fuir le monde... et demeurer sans changement, comme les rochers!...

— Hai! s'écria-t-elle. Mais je désire changer, ô mon héros!

— Vraiment?...

— Ne serai-je pas la mère de vos fils, un jour à venir?

— Bientôt?

— Leurs yeux se rencontrèrent, se retirèrent mutuellement.

— J'ai déjà mis de côté ma dot, dit-il au bout d'un instant. Si la récolte est bonne et si la vache rousse vient à veler...

Il se mit à rire avec elle.

— Plus encore! Il y a aussi les cinquante roubles promises par ma mère, et trois chèvres, et une enfilade de pièces d'or persanes. Votre père est avide... oh, pas encore assez... pour vous, avec vos yeux brillants comme les montagnes étoilées de la ruhe céleste!

Il reprit son sérieux.

— Ma mère a parlé à votre père...

— Hier soir, j'ai écouté derrière le rideau. Mon père consent.

— Bientôt nous nous entendrons... Allah le veuille! le tazarabli n'oublie (la Prière de la mariée).

— Une prière pour vous, Dost Mourad!

— Pour nous deux, bien-aimée!

Elle l'embrassa de nouveau. Il enfouit son visage dans les frissons de son cou.

— Les pensées leur échappèrent. Ils se tenaient tranquillement, à tel point qu'un merle s'abattait d'une branche se mit à siffler près d'eux et siffler un petit air gai.

— Il entendit l'oiseau et se retourna pour l'apostropher en riant!

— Va-t'en! Ne vois-tu pas que tu déranges deux amoureux? Et tu n'es qu'une toute petite bête sans importance!

— Le merle s'envola, et les amants descendirent dans la vallée des Eaux Opulentes.

L'après-midi s'enfonçait dans le calme assoupi et moelleux qui le caractérise au sein des montagnes. Déjà le daim tacheté et timide humait l'air parmi les broussailles clairsemées. Déjà le loup gris émergeait du fourré pour sa tuerie du soir. Déjà les passereaux

à ailes bleues de la montagne, messagers de la nuit, brodaient dans les buissons leurs arabesques de sons flûtés. Et maintenant, la journée de travail achevée, la semence bien éparpillée sur les sillons, tandis que les boeufs hirsutes à longues cornes mugissaient dans leurs enclos et que les chèvres aux mamelles lourdes descendaient en bondissant des hauts pâturages vers l'étable, de la musique, des réjouissances et des rires s'entendaient aussi dans la hujra ou salle commune de la tribu, qui, fière de ses murs épais et de son vaste toit de chaume, faisait face à la simple mosquée du village.

Ces réunions aux soirs de printemps étaient une ancienne coutume chez les paysans afghans. Ils se retrouvaient là, hommes et femmes, — femmes du Nord, — libres, sans voile, hautes en couleur, rebondies de poitrine, pour fumer, boire du thé, mâcher des graines séchées de tournesol et échanger les nouvelles du jour.

Bayardages locaux. Une chèvre égarée... ou peut-être volée. Qui peut le dire, voisin? Nos jeunes gens, Ullah karim! devenaient effrénés. Ce n'est plus comme au bon vieux temps. La grande-mère de Mousa-Khan — hai! hai! haï! rires aigus et gutturaux, — a donné la chasse à son grand gaillard de petit-fils haut de six pieds, d'ici jusqu'au rocher de la Dent du Temax, en brandissant un bâton d'épine, parce qu'elle l'avait surpris en train de fumer sa pipe à elle.

— Hounji, le sale bohémien hindou — puisse Allah envoyer un tremblement de terre pour détruire tous ces bohémien! pouan! ces mangeurs de rebuts, ces gaspilleurs de sel! Hounji a pris au piège le faucon de chasse favori du chef, puis, l'ayant fait bouillir dans une marmite avec une poignée d'ail sauvage, a dévoré ce mets peu appétissant.

— Ou encore: — Avez-vous entendu la nouvelle, Shikandar-Khan?

— Quoi donc?

— Ce matin, des oies de Sibérie ont survolé les monts Toulroum. Elles devaient être basses, les pauvres bêtes, si loin de chez elles!

— Mauvais, mauvais présage!

— Oui. Peut-être, entendrons-nous de nouveau battre les tambours de guerre barbares et siffler les sabres rouges de sang!

— Mais non, mais non! C'est bon signe, au contraire.

— Demandons au prêtre!

Suivait l'explication dévote mais peu claire de ce digne personnage à barbe blanche et turban vert:

— Il n'y a ni refuge ni force sauf en Allah, Seigneur de l'Aurore!

La parvenaient aussi des rumeurs de pays lointains, surtout d'un étranger, marchand de Boukhara ou chameelier persan de caravane, venait de passer dans la vallée: on parlait de querelles entre tribus sur la frontière turbulente; d'un scandale corsé à la cour de l'émir; d'intrigues politiques à Moscou, Pékin et Calcutta; d'une colonne britannique au néant par les Waziris sur les confins de l'Inde, ce qui suscitait des commentaires jaloux. Hayah! quel grand et beau pillage! Et tout cela pour remplir la panse de ces pouilleux de méridionaux! Juste au moment où, toutes nouvelles ayant été dites et redites et assaisonnées par les cordiales et grossières plaisanteries des montagnards, quelque barbon frappait des mains pour réclamer le silence.

— De la musique! demandait-il. Alors on entendait rugir d'anciennes ballades ou vibrer des misras, chansons improvisées où le chanteur glorifiait ses propres prouesses ou celles de sa tribu, à moins qu'il ne roucoule une mélodie amoureuse.

Ainsi se passaient les choses à la hujra, ce soir comme toujours, lorsque Dost Mourad et Turkane Katoum entrèrent la main dans la main et échangeaient des salutations avec leurs amis.

Hommes et femmes, Jeunes et vieux. Les uns, accroupis sur les talons, s'agitaient bruyamment les bords d'ambre ou de jade de leurs narguilles gorgouillantes. D'autres se prélassaient sur des couvertures en poil de chameau ou sur des litiers moelleuses, élastiques et odorantes de branches de sapin, le dos tourné aux grosses bûches qui pétillaient dans le foyer, car, dans ce pays du Nord, même le mois de mai garde sa pointe de gel.

A l'autre bout de la chambre, face au public comme un acteur, se dressait un homme mesurant bien six pieds et demi des talons à la tête, tout en chair, os et muscles; il paraissait encore grand par l'aile grise de hibou qui s'inclinait au-dessus de son immense et hirsute bonnet de fourrure, rasant presque les solives; et la peau de léopard roulée autour de sa massive poitrine l'élargissait encore.

— Sa personne ne présentait guère les indices du paysan attaché

à la glèbe. Son dos n'était pas voûté par le pénible manèment de la charrue dans les mottes du sillon, ni ses pieds aplatis et alourdis par l'interminable piétinement dans la terre gluante: il se tenait droit et ferme sur ses hautes chevilles, prêt à bondir avec la sûreté d'un cerf.

Son visage formait angle avec le manteau long et carré, au-dessus duquel un nez en bec d'aigle, aux narines ardentes et nerveuses, projetait son ombre sur des pommettes rouges et proéminentes; sa moustache menaçait de pointes agressives les yeux d'un noir opaque et fendus en amande, des yeux de Mongol et non d'Afghan; et une rangée de dents blanches luisait entre ses lèvres plissées tandis que, de la voix la plus

douce qu'on pût entendre dans ces parages montagnards, il chantait une vieille ballade afghane: Dans le bazar aux noirs tresses, Hier soir je me suis promené, J'ai fait l'abeille et butiné Dans la jungle aux boucles

épaisses. Sa voix s'élevait, triomphale. Ses grandes mains battaient une mesure saccadée.

va l'enfant en Afghane et non en Tartare.

Cependant, le sang paternel criait dans ses veines; il ne fut jamais garçon à cultiver la terre ou garder les chèvres. Créature en liberté des bois et de la montagne, il ne se préoccupait que de son cheval et de son chien de chasse aux poils hérissés, chipant un repas de droite et de gauche,

plusieurs siècles: souvenirs de leurs hommes chevauchant avec force cliquetis et cris de guerre gutturaux et sauvages derrière quelque chef monté sur un étalon dont la crinière était teinte d'écarlate en signe de bataille; souvenirs du retour des guerriers, dont beaucoup étaient blessés, estropiés, brisés, tandis que d'autres ne revenaient qu'étendus raides sur leurs

plusieurs siècles: souvenirs de leurs hommes chevauchant avec force cliquetis et cris de guerre gutturaux et sauvages derrière quelque chef monté sur un étalon dont la crinière était teinte d'écarlate en signe de bataille; souvenirs du retour des guerriers, dont beaucoup étaient blessés, estropiés, brisés, tandis que d'autres ne revenaient qu'étendus raides sur leurs

plusieurs siècles: souvenirs de leurs hommes chevauchant avec force cliquetis et cris de guerre gutturaux et sauvages derrière quelque chef monté sur un étalon dont la crinière était teinte d'écarlate en signe de bataille; souvenirs du retour des guerriers, dont beaucoup étaient blessés, estropiés, brisés, tandis que d'autres ne revenaient qu'étendus raides sur leurs

plusieurs siècles: souvenirs de leurs hommes chevauchant avec force cliquetis et cris de guerre gutturaux et sauvages derrière quelque chef monté sur un étalon dont la crinière était teinte d'écarlate en signe de bataille; souvenirs du retour des guerriers, dont beaucoup étaient blessés, estropiés, brisés, tandis que d'autres ne revenaient qu'étendus raides sur leurs

plusieurs siècles: souvenirs de leurs hommes chevauchant avec force cliquetis et cris de guerre gutturaux et sauvages derrière quelque chef monté sur un étalon dont la crinière était teinte d'écarlate en signe de bataille; souvenirs du retour des guerriers, dont beaucoup étaient blessés, estropiés, brisés, tandis que d'autres ne revenaient qu'étendus raides sur leurs

plusieurs siècles: souvenirs de leurs hommes chevauchant avec force cliquetis et cris de guerre gutturaux et sauvages derrière quelque chef monté sur un étalon dont la crinière était teinte d'écarlate en signe de bataille; souvenirs du retour des guerriers, dont beaucoup étaient blessés, estropiés, brisés, tandis que d'autres ne revenaient qu'étendus raides sur leurs

plusieurs siècles: souvenirs de leurs hommes chevauchant avec force cliquetis et cris de guerre gutturaux et sauvages derrière quelque chef monté sur un étalon dont la crinière était teinte d'écarlate en signe de bataille; souvenirs du retour des guerriers, dont beaucoup étaient blessés, estropiés, brisés, tandis que d'autres ne revenaient qu'étendus raides sur leurs

plusieurs siècles: souvenirs de leurs hommes chevauchant avec force cliquetis et cris de guerre gutturaux et sauvages derrière quelque chef monté sur un étalon dont la crinière était teinte d'écarlate en signe de bataille; souvenirs du retour des guerriers, dont beaucoup étaient blessés, estropiés, brisés, tandis que d'autres ne revenaient qu'étendus raides sur leurs

plusieurs siècles: souvenirs de leurs hommes chevauchant avec force cliquetis et cris de guerre gutturaux et sauvages derrière quelque chef monté sur un étalon dont la crinière était teinte d'écarlate en signe de bataille; souvenirs du retour des guerriers, dont beaucoup étaient blessés, estropiés, brisés, tandis que d'autres ne revenaient qu'étendus raides sur leurs

plusieurs siècles: souvenirs de leurs hommes chevauchant avec force cliquetis et cris de guerre gutturaux et sauvages derrière quelque chef monté sur un étalon dont la crinière était teinte d'écarlate en signe de bataille; souvenirs du retour des guerriers, dont beaucoup étaient blessés, estropiés, brisés, tandis que d'autres ne revenaient qu'étendus raides sur leurs

plusieurs siècles: souvenirs de leurs hommes chevauchant avec force cliquetis et cris de guerre gutturaux et sauvages derrière quelque chef monté sur un étalon dont la crinière était teinte d'écarlate en signe de bataille; souvenirs du retour des guerriers, dont beaucoup étaient blessés, estropiés, brisés, tandis que d'autres ne revenaient qu'étendus raides sur leurs

plusieurs siècles: souvenirs de leurs hommes chevauchant avec force cliquetis et cris de guerre gutturaux et sauvages derrière quelque chef monté sur un étalon dont la crinière était teinte d'écarlate en signe de bataille; souvenirs du retour des guerriers, dont beaucoup étaient blessés, estropiés, brisés, tandis que d'autres ne revenaient qu'étendus raides sur leurs

plusieurs siècles: souvenirs de leurs hommes chevauchant avec force cliquetis et cris de guerre gutturaux et sauvages derrière quelque chef monté sur un étalon dont la crinière était teinte d'écarlate en signe de bataille; souvenirs du retour des guerriers, dont beaucoup étaient blessés, estropiés, brisés, tandis que d'autres ne revenaient qu'étendus raides sur leurs

plusieurs siècles: souvenirs de leurs hommes chevauchant avec force cliquetis et cris de guerre gutturaux et sauvages derrière quelque chef monté sur un étalon dont la crinière était teinte d'écarlate en signe de bataille; souvenirs du retour des guerriers, dont beaucoup étaient blessés, estropiés, brisés, tandis que d'autres ne revenaient qu'étendus raides sur leurs

plusieurs siècles: souvenirs de leurs hommes chevauchant avec force cliquetis et cris de guerre gutturaux et sauvages derrière quelque chef monté sur un étalon dont la crinière était teinte d'écarlate en signe de bataille; souvenirs du retour des guerriers, dont beaucoup étaient blessés, estropiés, brisés, tandis que d'autres ne revenaient qu'étendus raides sur leurs

plusieurs siècles: souvenirs de leurs hommes chevauchant avec force cliquetis et cris de guerre gutturaux et sauvages derrière quelque chef monté sur un étalon dont la crinière était teinte d'écarlate en signe de bataille; souvenirs du retour des guerriers, dont beaucoup étaient blessés, estropiés, brisés, tandis que d'autres ne revenaient qu'étendus raides sur leurs

plusieurs siècles: souvenirs de leurs hommes chevauchant avec force cliquetis et cris de guerre gutturaux et sauvages derrière quelque chef monté sur un étalon dont la crinière était teinte d'écarlate en signe de bataille; souvenirs du retour des guerriers, dont beaucoup étaient blessés, estropiés, brisés, tandis que d'autres ne revenaient qu'étendus raides sur leurs

plusieurs siècles: souvenirs de leurs hommes chevauchant avec force cliquetis et cris de guerre gutturaux et sauvages derrière quelque chef monté sur un étalon dont la crinière était teinte d'écarlate en signe de bataille; souvenirs du retour des guerriers, dont beaucoup étaient blessés, estropiés, brisés, tandis que d'autres ne revenaient qu'étendus raides sur leurs

plusieurs siècles: souvenirs de leurs hommes chevauchant avec force cliquetis et cris de guerre gutturaux et sauvages derrière quelque chef monté sur un étalon dont la crinière était teinte d'écarlate en signe de bataille; souvenirs du retour des guerriers, dont beaucoup étaient blessés, estropiés, brisés, tandis que d'autres ne revenaient qu'étendus raides sur leurs

plusieurs siècles: souvenirs de leurs hommes chevauchant avec force cliquetis et cris de guerre gutturaux et sauvages derrière quelque chef monté sur un étalon dont la crinière était teinte d'écarlate en signe de bataille; souvenirs du retour des guerriers, dont beaucoup étaient blessés, estropiés, brisés, tandis que d'autres ne revenaient qu'étendus raides sur leurs

plusieurs siècles: souvenirs de leurs hommes chevauchant avec force cliquetis et cris de guerre gutturaux et sauvages derrière quelque chef monté sur un étalon dont la crinière était teinte d'écarlate en signe de bataille; souvenirs du retour des guerriers, dont beaucoup étaient blessés, estropiés, brisés, tandis que d'autres ne revenaient qu'étendus raides sur leurs

plusieurs siècles: souvenirs de leurs hommes chevauchant avec force cliquetis et cris de guerre gutturaux et sauvages derrière quelque chef monté sur un étalon dont la crinière était teinte d'écarlate en signe de bataille; souvenirs du retour des guerriers, dont beaucoup étaient blessés, estropiés, brisés, tandis que d'autres ne revenaient qu'étendus raides sur leurs

plusieurs siècles: souvenirs de leurs hommes chevauchant avec force cliquetis et cris de guerre gutturaux et sauvages derrière quelque chef monté sur un étalon dont la crinière était teinte d'écarlate en signe de bataille; souvenirs du retour des guerriers, dont beaucoup étaient blessés, estropiés, brisés, tandis que d'autres ne revenaient qu'étendus raides sur leurs

plusieurs siècles: souvenirs de leurs hommes chevauchant avec force cliquetis et cris de guerre gutturaux et sauvages derrière quelque chef monté sur un étalon dont la crinière était teinte d'écarlate en signe de bataille; souvenirs du retour des guerriers, dont beaucoup étaient blessés, estropiés, brisés, tandis que d'autres ne revenaient qu'étendus raides sur leurs

plusieurs siècles: souvenirs de leurs hommes chevauchant avec force cliquetis et cris de guerre gutturaux et sauvages derrière quelque chef monté sur un étalon dont la crinière était teinte d'écarlate en signe de bataille; souvenirs du retour des guerriers, dont beaucoup étaient blessés, estropiés, brisés, tandis que d'autres ne revenaient qu'étendus raides sur leurs

plusieurs siècles: souvenirs de leurs hommes chevauchant avec force cliquetis et cris de guerre gutturaux et sauvages derrière quelque chef monté sur un étalon dont la crinière était teinte d'écarlate en signe de bataille; souvenirs du retour des guerriers, dont beaucoup étaient blessés, estropiés, brisés, tandis que d'autres ne revenaient qu'étendus raides sur leurs

plusieurs siècles: souvenirs de leurs hommes chevauchant avec force cliquetis et cris de guerre gutturaux et sauvages derrière quelque chef monté sur un étalon dont la crinière était teinte d'écarlate en signe de bataille; souvenirs du retour des guerriers, dont beaucoup étaient blessés, estropiés, brisés, tandis que d'autres ne revenaient qu'étendus raides sur leurs

plusieurs siècles: souvenirs de leurs hommes chevauchant avec force cliquetis et cris de guerre gutturaux et sauvages derrière quelque chef monté sur un étalon dont la crinière était teinte d'écarlate en signe de bataille; souvenirs du retour des guerriers, dont beaucoup étaient blessés, estropiés, brisés, tandis que d'autres ne revenaient qu'étendus raides sur leurs

plusieurs siècles: souvenirs de leurs hommes chevauchant avec force cliquetis et cris de guerre gutturaux et sauvages derrière quelque chef monté sur un étalon dont la crinière était teinte d'écarlate en signe de bataille; souvenirs du retour des guerriers, dont beaucoup étaient blessés, estropiés, brisés, tandis que d'autres ne revenaient qu'étendus raides sur leurs

plusieurs siècles: souvenirs de leurs hommes chevauchant avec force cliquetis et cris de guerre gutturaux et sauvages derrière quelque chef monté sur un étalon dont la crinière était teinte d'écarlate en signe de bataille; souvenirs du retour des guerriers, dont beaucoup étaient blessés, estropiés, brisés, tandis que d'autres ne revenaient qu'étendus raides sur leurs

plusieurs siècles: souvenirs de leurs hommes chevauchant avec force cliquetis et cris de guerre gutturaux et sauvages derrière quelque chef monté sur un étalon dont la crinière était teinte d'écarlate en signe de bataille; souvenirs du retour des guerriers, dont beaucoup étaient blessés, estropiés, brisés, tandis que d'autres ne revenaient qu'étendus raides sur leurs

plusieurs siècles: souvenirs de leurs hommes chevauchant avec force cliquetis et cris de guerre gutturaux et sauvages derrière quelque chef monté sur un étalon dont la crinière était teinte d'écarlate en signe de bataille; souvenirs du retour des guerriers, dont beaucoup étaient blessés, estropiés, brisés, tandis que d'autres ne revenaient qu'étendus raides sur leurs

plusieurs siècles: souvenirs de leurs hommes chevauchant avec force cliquetis et cris de guerre gutturaux et sauvages derrière quelque chef monté sur un étalon dont la crinière était teinte d'écarlate en signe de bataille; souvenirs du retour des guerriers, dont beaucoup étaient blessés, estropiés, brisés, tandis que d'autres ne revenaient qu'étendus raides sur leurs

plusieurs siècles: souvenirs de leurs hommes chevauchant avec force cliquetis et cris de guerre gutturaux et sauvages derrière quelque chef monté sur un étalon dont la crinière était teinte d'écarlate en signe de bataille; souvenirs du retour des guerriers, dont beaucoup étaient blessés, estropiés, brisés, tandis que d'autres ne revenaient qu'étendus raides sur leurs

plusieurs siècles: souvenirs de leurs hommes chevauchant avec force cliquetis et cris de guerre gutturaux et sauvages derrière quelque chef monté sur un étalon dont la crinière était teinte d'écarlate en signe de bataille; souvenirs du retour des guerriers, dont beaucoup étaient blessés, estropiés, brisés, tandis que d'autres ne revenaient qu'étendus raides sur leurs

plusieurs siècles: souvenirs de leurs hommes chevauchant avec force cliquetis et cris de guerre gutturaux et sauvages derrière quelque chef monté sur un étalon dont la crinière était teinte d'écarlate en signe de bataille; souvenirs du retour des guerriers, dont beaucoup étaient blessés, estropiés, brisés, tandis que d'autres ne revenaient qu'étendus raides sur leurs

plusieurs siècles: souvenirs de leurs hommes chevauchant avec force cliquetis et cris de guerre gutturaux et sauvages derrière quelque chef monté sur un étalon dont la crinière était teinte d'écarlate en signe de bataille; souvenirs du retour des guerriers, dont beaucoup étaient blessés, estropiés, brisés, tandis que d'autres ne revenaient qu'étendus raides sur leurs

ments de poésie classique persane, qui impressionnaient jusqu'au prêtre de la tribu.

Puis, un jour, il enleva la fille d'un petit chef de village. Elle devait revenir deux ans après, nu-pieds, en haillons, brisée d'esprit et de corps, portant un tout petit garçon à califourchon sur ses hanches.

Et le père de l'enfant? Tué par des bergers kirghiz, au fond des steppes de Mongolie; sa tête, piétinée au bout d'une longue lance noire, restait figée dans la grimace obscène de la mort, et ses pendans d'oreille en jade vert remuaient et tintaient drôlement au vent froid de la plaine!

La mère mourut une semaine après son arrivée, et ce fut le grand-père de Yar-Khan qui éleva

l'enfant en Afghane et non en Tartare.

Cependant, le sang paternel criait dans ses veines; il ne fut jamais garçon à cultiver la terre ou garder les chèvres. Créature en liberté des bois et de la montagne, il ne se préoccupait que de son cheval et de son chien de chasse aux poils hérissés, chipant un repas de droite et de gauche,

plusieurs siècles: souvenirs de leurs hommes chevauchant avec force cliquetis et cris de guerre gutturaux et sauvages derrière quelque chef monté sur un étalon dont la crinière était teinte d'écarlate en signe de bataille; souvenirs du retour des guerriers, dont beaucoup étaient blessés, estropiés, brisés, tandis que d'autres ne revenaient qu'étendus raides sur leurs

plusieurs siècles: souvenirs de leurs hommes chevauchant avec force cliquetis et cris de guerre gutturaux et sauvages derrière quelque chef monté sur un étalon dont la crinière était teinte d'écarlate en signe de bataille; souvenirs du retour des guerriers, dont beaucoup étaient blessés, estropiés, brisés, tandis que d'autres ne revenaient qu'étendus raides sur leurs

plusieurs siècles: souvenirs de leurs hommes chevauchant avec force cliquetis et cris de guerre gutturaux et sauvages derrière quelque chef monté sur un étalon dont la crinière était teinte d'écarlate en signe de bataille; souvenirs du retour des guerriers, dont beaucoup étaient blessés, estropiés, brisés, tandis que d'autres ne revenaient qu'étendus raides sur leurs

plusieurs siècles: souvenirs de leurs hommes chevauchant avec force cliquetis et cris de guerre gutturaux et sauvages derrière quelque chef monté sur un étalon dont la crinière était teinte d'écarlate en signe de bataille; souvenirs du retour des guerriers, dont beaucoup étaient blessés, estropiés, brisés, tandis que d'autres ne revenaient qu'étendus raides sur leurs

plusieurs siècles: souvenirs de leurs hommes chevauchant avec force cliquetis et cris de guerre gutturaux et sauvages derrière quelque chef monté sur un étalon dont la crinière était teinte d'écarlate en signe de bataille; souvenirs du retour des guerriers, dont beaucoup étaient blessés, estropiés, brisés, tandis que d'autres ne revenaient qu'étendus raides sur leurs

plusieurs siècles: souvenirs de leurs hommes chevauchant avec force cliquetis et cris de guerre gutturaux et sauvages derrière quelque chef monté sur un étalon dont la crinière était teinte d'écarlate en signe de bataille; souvenirs du retour des guerriers, dont beaucoup étaient blessés, estropiés, brisés, tandis que d'autres ne revenaient qu'étendus raides sur leurs

plusieurs siècles: souvenirs de leurs hommes chevauchant avec force cliquetis et cris de guerre gutturaux et sauvages derrière quelque chef monté sur un étalon dont la crinière était teinte d'écarlate en signe de bataille; souvenirs du retour des guerriers, dont beaucoup étaient blessés, estropiés, brisés, tandis que d'autres ne revenaient qu'étendus raides sur leurs

plusieurs siècles: souvenirs de leurs hommes chevauchant avec force cliquetis et cris de guerre gutturaux et sauvages derrière quelque chef monté sur un étalon dont la crinière était teinte d'écarlate en signe de bataille; souvenirs du retour des guerriers, dont beaucoup étaient blessés, estropiés, brisés, tandis que d'autres ne revenaient qu'étendus raides sur leurs

plusieurs siècles: souvenirs de leurs hommes chevauchant avec force cliquetis et cris de guerre gutturaux et sauvages derrière quelque chef monté sur un étalon dont la crinière était teinte d'écarlate en signe de bataille; souvenirs du retour des guerriers, dont beaucoup étaient blessés, estropiés, brisés, tandis que d'autres ne revenaient qu'étendus raides sur leurs

plusieurs siècles: souvenirs de leurs hommes chevauchant avec force cliquetis et cris de guerre gutturaux et sauvages derrière quelque chef monté sur un étalon dont la crinière était teinte d'écarlate en signe de bataille; souvenirs du retour des guerriers, dont beaucoup étaient blessés, estropiés, brisés, tandis que d'autres ne revenaient qu'étendus raides sur leurs

plusieurs siècles: souvenirs de leurs hommes chevauchant avec force cliquetis et cris de guerre gutturaux et sauvages derrière quelque chef monté sur un étalon dont la crinière était teinte d'écarlate en signe de bataille; souvenirs du retour des guerriers, dont beaucoup étaient blessés, estropiés, brisés, tandis que d'autres ne revenaient qu'étendus raides sur leurs

plusieurs siècles: souvenirs de leurs hommes chevauchant avec force cliquetis et cris de guerre gutturaux et sauvages derrière quelque chef monté sur un étalon dont la crinière était teinte d'écarlate en signe de bataille; souvenirs du retour des guerriers, dont beaucoup étaient blessés, estropiés, brisés, tandis que d'autres ne revenaient qu'étendus raides sur leurs

plusieurs siècles: souvenirs de leurs hommes chevauchant avec force cliquetis et cris de guerre gutturaux et sauvages derrière quelque chef monté sur un étalon dont la crinière était teinte d'écarlate en signe de bataille; souvenirs du retour des guerriers, dont beaucoup étaient blessés, estropiés, brisés, tandis que d'autres ne revenaient qu'étendus raides sur leurs

plusieurs siècles: souvenirs de leurs hommes chevauchant avec force cliquetis et cris de guerre gutturaux et sauvages derrière quelque chef monté sur un étalon dont la crinière était teinte d'écarlate en signe de bataille; souvenirs du retour des guerriers, dont beaucoup étaient blessés, estropiés, brisés, tandis que d'autres ne revenaient qu'étendus raides sur leurs

plusieurs siècles: souvenirs de leurs hommes chevauchant avec force cliquetis et cris de guerre gutturaux et sauvages derrière quelque chef monté sur un étalon dont la crinière était teinte d'écarlate en signe de bataille; souvenirs du retour des guerriers, dont beaucoup étaient blessés, estropiés, brisés, tandis que d'autres ne revenaient qu'étendus raides sur leurs

plusieurs siècles: souvenirs de leurs hommes chevauchant avec force cliquetis et cris de guerre gutturaux et sauvages derrière quelque chef monté sur un étalon dont la crinière était teinte d'écarlate en signe de bataille; souvenirs du retour des guerriers, dont beaucoup étaient blessés, estropiés, brisés, tandis que d'autres ne revenaient qu'étendus raides sur leurs

plusieurs siècles: souvenirs de leurs hommes chevauchant avec force cliquetis et cris de guerre gutturaux et sauvages derrière quelque chef monté sur un étalon dont la crinière était teinte d'écarlate en signe de bataille; souvenirs du retour des guerriers, dont beaucoup étaient blessés, estropiés, brisés, tandis que d'autres ne revenaient qu'étendus raides sur leurs

plusieurs siècles: souvenirs de leurs hommes chevauchant avec force cliquetis et cris de guerre gutturaux et sauvages derrière quelque chef monté sur un étalon dont la crinière était teinte d'écarlate en signe de bataille; souvenirs du retour des guerriers, dont beaucoup étaient blessés, estropiés, brisés, tandis que d'autres ne revenaient qu'étendus raides sur leurs

plusieurs siècles: souvenirs de leurs hommes chevauchant avec force cliquetis et cris de

# LE CONGRES INTERNATIONAL DE PSYCHOLOGIE

Vu par le psychologue Jean-Claude BÉLANGER

Montréal a reçu, du 7 au 12 juin, plus de mille psychologues venus d'une trentaine de pays pour participer au quatorzième congrès international de psychologie. Organisé par l'Union internationale de psychologie scientifique, le Congrès se tint sous les auspices des Sociétés canadienne et américaine de psychologie, avec le concours de l'Université de Montréal et de l'Université McGill, qui mirent leurs salles à la disposition des délégués. L'anglais et le français étaient les deux langues officielles.

On a voulu cette fois modifier la formule classique des congrès, où les communications les plus diverses se succèdent de façon ininterrompue, et l'on a limité les thèmes de discussion à vingt-deux symposia consacrés aux principaux aspects de la psychologie contemporaine. Des spécialistes présentèrent différents travaux se rapportant à un point précis qui relevait plus particulièrement de leur compétence.

Le Congrès gagna de la sorte en unité et en cohérence, mais, malgré cet effort, le programme demeura très chargé: près de cent communications en quatre jours, des films d'intérêt psychologique matin et après-midi, des grandes conférences le soir données par des "vedettes" internationales: les professeurs Tolman, réformateur du behaviorisme, Piaget, père de la psychologie génétique, Penfield, explorateur du cerveau humain, Michotte, représentant la phénoménologie et la "Gestaltpsychologie" (psychologie de la Forme).

Aussi est-il impossible de résumer toutes ces activités. Nous chercherons seulement à dégager les dominantes qui nous ont paru traduire l'orientation actuelle de la psychologie scientifique.

La psychologie officielle, pour se donner une réputation "scientifique", a longtemps écarté de ses préoccupations l'étude de la conscience et de l'apport de la psychanalyse, pour s'en tenir à la mesure des sensations, à l'élaboration de tests, à des observations de laboratoire. À l'autre extrême, des philosophes attachés à l'étude de la conscience, du caractère, comme de réalités définies et statiques.

Il est donc significatif d'observer à quel point la "caractérologie européenne", (ce qualificatif officiel constitue déjà une restriction), et le pavlovisme intégral et orthodoxe, qui réduisent la psychologie à la physiologie, étaient isolés, faisaient figure de "cavaliers seuls" aux assises d'un congrès qui rassemblait tout ce qu'il y avait de professeurs chevronnés et d'expérimentateurs rigoureux.

La psychologie des sensations marqua un important recul. "La

vision chromatique chez le chat" ou "les échelles subjectives pour la mesure de la brillance", qui naguère étaient typiques du genre de communications qu'on présentait à un congrès de psychologie scientifique, retiennent encore une certaine attention, mais sans masquer les questions beaucoup plus importantes qui intéressent la dynamique du comportement humain.

Malgré le rôle grandissant de la psychotechnique dans notre monde moderne, grâce à la multiplication des tests, aux progrès accomplis dans leur validation et aux services qu'ils rendent en plusieurs domaines de la psychologie appliquée, il n'est pas sans intérêt de noter que seules les épreuves projectives furent à l'étude et que deux rapporteurs sur quatre soulignèrent les liens entre les tests de personnalité et la psychothérapie ou la psychanalyse.

La neurophysiologie, la statistique, la psychologie génétique et cette nouvelle venue qu'est la "théorie de l'information" fournissent des contributions de première valeur. L'apprentissage ne fut pas oublié, avec un accent particulier sur les mécanismes de la motivation. La phénoménologie manifesta sa vitalité et son actualité dans le mouvement psychologique contemporain.

C'est un signe des temps que de voir, à un tel Congrès, l'un des principaux colloques consacré à "l'état actuel du freudisme". La psychanalyse a acquis droit de cité en psychologie scientifique; on a cessé de la boudier et de la traiter en parente pauvre. En dehors de ce symposium, nombreux furent les emprunts implicites ou explicites que l'on fit à la théorie comme à la clinique psychanalytique.

La psychologie sociale partagea, avec la psychanalyse, les honneurs du Congrès. Ces deux disciplines se complètent, d'ailleurs, et il est parfois difficile de délimiter leurs domaines respectifs et de distinguer, dans l'une comme dans l'autre, ce qui lui est spécifique de ce qu'elle doit à leur interaction.

Comme l'a montré le professeur Lagache, la socialisation de l'individu ne peut se comprendre si l'on ne tient compte des processus d'identification, mis en lumière par la psychanalyse; par ailleurs, l'étude exhaustive des phénomènes d'identification exige l'intervention de la psychologie sociale: les individus au sein d'un groupe exercent les uns sur les autres des influences réciproques et leurs rôles n'existent qu'en fonction des rôles assumés par les autres. Ainsi peut-on ramener au problème central de la communication les difficultés que rencontre la psychologie clinique, normale et pathologique.

La sérénité de la science n'est pas incompatible avec les devoirs de l'action. Le professeur Tolman, co-président du Congrès et vénéré à juste titre comme le doyen de la psychologie américaine, s'éleva contre l'anti-intellectualisme de ses compatriotes et dénonça avec courage et vigueur le totalitarisme idéologique qui envahit notre continent et qui ne connaît ni rideau de fer ni rideau de bambou.

Il y eut l'habituelle altercation entre Russes et Américains. Il y eut l'habituelle déclaration autonomiste du député qui représentait le gouvernement provincial à la séance d'ouverture. Il y eut l'habituelle méconnaissance de notre hymne national, mais les malins furent pris à leur propre jeu, car le disque qui jouait le God Save the Queen se termina dans un zézaiement qui, pour le moins, manquait de dignité. Il y eut les habituelles pressions auprès des orateurs de langue française pour qu'ils s'expriment exclusivement en anglais, alors que les deux langues étaient officielles. Bref, depuis Molière, l'humanité n'a guère changé, et, pour être psychologue, on n'en est pas moins un homme.

## "Bellissima" ...

(Suite de la page 5)

trangère au film.

Le manque d'espace m'oblige à vous parler très brièvement d'un autre film remarquable: il s'agit de SANS PEUR, SANS Pitié, traduction assez libre de O CANGACEIRO. (1) Beaucoup de gens ont du mal à ce film, insuffisamment lancé à Montréal, surtout à cause de son exotisme (c'est un film brésilien). La production latino-américaine est très prolifique, mais ce ne sont que les Mexicains qui ont pu imposer leurs films sur le marché international, avec des artistes comme Figueroa, Bunuel et Hernandez. O CANGACEIRO, qui a remporté des prix en Europe, pourrait être pour le cinéma brésilien ce que fut MARIA CANDELARIA pour le cinéma mexicain, il y a quelques années. C'est un film bourré d'action, qui retrace un épisode de la vie des Cangaceiros, brigands qui dominèrent l'intérieur du Brésil il n'y a pas très longtemps. Le film vaut surtout par la puissance suggestive de ses images et de ses nombreuses trouvailles, qui lui confèrent un langage particulièrement violent. Copier le générique ne servirait à rien, s'agissant d'une production complètement inédite et qui n'a pas encore eu de suites: mais il se peut que l'on entende parler un jour de l'acteur métais qui joue le capitaine Galdino Ferreira comme d'un Pedro Armendariz brésilien. La version française n'est point gênante, car elle laisse intacts tous les passages folkloriques (comme leur nom l'indique, les Cangaceiros dansaient la congga), qui sont excellents, comme tout le reste.

Henry CARASSO

- (1) Au Loew's.
- (1) Au St-Denis.

★

## Spectacles Soviétiques ...

(Suite de la page 5)

avec les Comédiens Français pour assister à la projection de "Léni-ne" en Octobre, réalisé en 1937 par Michaël Room. Assise à côté de moi, Madame Arabova, qui occupe au Ministère de la Culture un des plus hauts postes, m'expliqua que ce film n'était peut-être pas un chef-d'œuvre, du point de vue artistique, mais qu'il parlait au cœur de tous les Russes.

Effectivement, j'ai vu un film d'une technique rudimentaire mais dont le héros — incarné d'ailleurs avec une ressemblance prodigieuse par l'acteur Chirov — était suivi des yeux par les spectateurs soviétiques — fonctionnaires ou artistes en renom — avec une véritable adoration. Et à plusieurs reprises, je constatai que ma voisine, qui m'avait déclaré voir ce film au moins une fois par an, était en larmes.

C'est là que j'ai commencé, je crois, à mieux comprendre l'U.R.S.S.

# JOHN A. MACDONALD

## Le jeune politique

Depuis longtemps, le monde de l'histoire, — spécialistes et lecteurs, critiques et professeurs, — n'a cessé de souligner l'ennui de la biographie canadienne. On lui reprochait l'absence de vie, de couleur et de psychologie. Rares étaient les livres qui trouvaient grâce devant les censeurs ou le public. Aujourd'hui, se présente une occasion de signaler une excellente réussite. Dans John A. Macdonald, The Young Politician, le professeur d'histoire de l'université de Toronto, M. Donald Creighton, nous offre une biographie remarquable et remarquable. Elle possède supérieurement l'ensemble des qualités requises par le genre. Aidé par des allocations de l'université de Toronto, de la Fondation Rockefeller et de la Fondation Nuffield, il a pu consacrer de considérables périodes de temps à la recherche et au dépouillement des matériaux au Canada et en Angleterre. Il avait, de plus, l'avantage de trouver sous la main, aux Archives nationales d'Ottawa, l'énorme collection des Papiers Macdonald, plus de cent volumes reliés et indexés, sans mentionner la correspondance officielle du Bureau des Colonies et des gouverneurs des provinces canadiennes d'avant 1867. Servi par une excellente technique, jointe à un rare talent d'analyse et de synthèse, le biographe a tiré, de sa riche matière, un portrait vivant, avec ses clairs et ses ombres, de l'homme privé et du jeune politicien, émergeant par une irrésistible ascension au poste suprême de son pays grâce à une rare combinaison d'intelligence, de perspicacité, de modération, de réalisme et de vision. Evoquant avec un art discret et consommé l'époque, le milieu et les principaux protagonistes, l'auteur nous fait assister, dans l'enchaînement des faits, à la formation du personnage, à son cheminement dans sa carrière légale et à sa progression dans le monde politique. Il en résulte un véritable film de ce passé déjà séculaire, film animé d'une vie complexe, mêlée de rudesse et de franchise, d'individualisme arbitraire et de parti pris collectif, de verbalisme immodéré et d'habitudes trivales, qui caractérisent le Haut-Canada dans le deuxième quart du dix-neuvième siècle. En suivant la carrière du Jeune Politique, on assiste à la lutte des idées et à l'évolution des partis politiques, dans un milieu, où les tendances ne sont pas encore solidifiées en principes catégoriques et où les partisans n'hésitent pas à passer d'un camp à l'autre, selon la conjoncture publique ou les dictées personnelles. Dans cette mêlée obscure des buts et des programmes, des sentiments et des croyances, des convictions et des intérêts, où se moule et se concrétise l'opinion publique du Haut-Canada, existent, dominant et se précipitent deux partis, qui se heurtent et s'opposent frontalement, les Tories conservateurs avec une gauche libérale et les Réformistes libéraux avec une gauche radicale. Sur ces partis, conditionnant leur attitude, s'exercent, d'un côté, l'attraction impulsive des institutions américaines et, de l'autre, les réactions détestées du Bas-Canada avec ses directives françaises et catholiques. Du milieu de cet enchevêtrement des opinions politiques à l'état informe, fluide et mobile dans ce jeune pays, qui tâtonne et cherche sa formule, voici que paraît, s'affirme, monte et finit par dominer, d'une autorité incontestable, la curieuse personnalité de John A. Macdonald.

reçu en 1836, il ouvre un bureau à Kingston, où il a comme clerc Olivier Mowat. Apparenté au clan influent des Macpherson, appuyé par l'important groupe des Ecosais, il acquit assez tôt une solide réputation et de nombreuses amitiés. De haute taille, l'oeil intelligent, le nez énorme, la bouche large, facile au sourire, le menton volontaire, il arborait au-dessus d'un front ample, une abondante chevelure noire et frisée. Plutôt laid, il dégagéait, cependant, un certain air de distinction. Il s'habillait bien, portant haut de forme, cravate haute ceinturant le col droit, redingote serrée à la taille et pantalon gris. De manières affables, familières même, de na-

ture optimiste et désinvolte, d'esprit sagace et courageux, il joignait l'observation à la perspicacité et, devant les complexités de la vie politique, une large tolérance à une remarquable prévision des événements. Grand liseur d'histoire militaire et parlementaire, amateur de réunions mondaines ou littéraires, presbytérien moyen, franc-maçon modéré, milicien et patriote, moins tory endurci que conservateur éclectique, il s'attira vite l'estime et l'attachement de sa petite ville de Kingston, devenue la capitale du Canada de l'Union. Président de la Société Saint-André, il était élu bientôt échevin, en 1833, et député, l'année suivante. Il ne tarda pas à capter l'attention de son parti, que dirigeait alors Draper, si bien qu'au bout de trois ans, ce dernier lui confiait le portefeuille de Receveur général. Le nouveau ministre n'avait que 32 ans. L'année suivante, rejeté dans l'opposition par la victoire des réformistes du Haut-Canada et les libéraux du Bas-Canada sous La Fontaine et Baldwin, il resta dans l'ombre, mais exerça une influence discrète, cherchant à intégrer ses collègues, exaspérés de leur défaite, dans un conservatisme plus large d'esprit et de programme. Comme il avait combattu l'hégémonie anglaise à l'égard des autres sectes, il s'opposait aux tendances annexionnistes, qui s'exprimèrent à Montréal par le manifeste de 1849, pendant que déjà se discutait, à l'occasion, le projet d'une fédération des provinces canadiennes. Après la retraite de La Fontaine et de Baldwin, les Tories se consolidèrent lentement et reprirent le pouvoir en 1854, grâce à une alliance des conservateurs avancés et des réformistes modérés du Haut-Canada, appuyés par une volte-face des libéraux bas-canadiens: c'est le ministère MacNab-Morin, où Macdonald devint Procureur général ou ministre de la Justice. Car, sous l'Union, existe un système de gouvernement avec deux Premiers Ministres, un pour chaque province, et possédant une majorité dans son secteur, chaque majorité ne représentant ni des principes ni des sentiments ni des programmes communs. D'où une complication inextricable d'influences et de désaccords, d'intérêts provinciaux et d'ambitions personnelles, d'intrigues et de marchandages, qui expliquent l'instabilité des cabinets en perpétuel changement, avec de nouveaux chefs et des partis différents, de sorte que les adversaires d'hier sont les alliés d'aujourd'hui et que certains ministres restent en fonctions quelle que soit la couleur politique du cabinet. Au cours de ces ministères éphémères, qui durent un an ou deux, dans ces parlements d'éloquence ampoulée ou violente, Macdonald évolua facilement; car, pragmatique avant tout, il n'élabora aucune charte rigide et, toujours logique, mania une argumentation brève, probante, directe et captivante. Il orienta l'Ontario vers une formation de fidélité britannique, de tolérance religieuse, de stabilité politique et de progrès social. Il prêcha la reconnaissance des droits et de l'expansion de la province française, s'opposant ainsi à l'anti-catholique et anti-français George Brown et combattant son inlassable propagande de "Rep. by Pop.", c'est-à-dire représentation selon la population, maintenant que le Haut-Canada était devenue la plus peuplée des deux provinces. Son ascendance s'affirme si forte qu'en 1856, il accéda à la direction ontarienne dans le ministère Taché — Macdonald et cette ascendance se solidifia et grandira de telle façon que de cette date à la Confédération, il sera l'un des deux Premiers Ministres et, sans aucun

doute, le chef effectif du gouvernement.

Rien ne donne mieux une idée de sa sagacité politique, de sa perspicacité sociale et de sa largeur d'esprit, mêlées d'humour sous-jacent, de traits piquants et d'esprit subtil, que ces passages d'une lettre de 1856 à Brown Chamberlin de la Gazette de Montréal: "La vérité c'est que vous, les Bas-Canadiens anglais vous ne pouvez jamais oublier que vous étiez une fois les maîtres, que Jean Baptiste était votre bûcheur de bois et porteur d'eau. Vous luttez, comme les Irlandais protestants en Irlande et les envahisseurs normands en Angleterre, non pour l'égalité, mais l'ascendant, — la différence entre

adversaires, les libéraux, et à l'ennemi personnel, George Brown, leur offrant de se joindre au gouvernement conservateur pour l'édification d'une patrie canadienne de stature nationale et de territoire continental, s'acheminant, tenace et volontaire, vers un avenir aux immenses perspectives. S'élevant à la hauteur de la crise, Brown et ses partisans saisirent la main tendue. Un ministère de coalition Taché-Macdonald, absorbant George Brown et Olivier Mowat, prenait la direction du gouvernement, le 30 juin 1864. A ce moment, les provinces de la Nouvelle-Ecosse, du Nouveau-Brunswick, de l'île du Prince-Edouard et de l'île de Terre-Neuve avaient mis à l'étude un plan de fédération. A leur réunion de Charlottetown, ce fut, avec Macdonald en tête, la délégation du Canada qui fit approuver son projet d'une fédération pan-canadienne. Vinrent ensuite la conférence de Québec et ses soixante résolutions: le projet avait trouvé sa formule. Le succès peut s'en attribuer principalement à Macdonald, qui, dans les réunions et dans l'élaboration du texte, fit preuve de remarquables qualités d'architecte politique, de manieur d'idées, de diplomate habile et d'animateur national. Il rallia au projet le ministère britannique et assura, par la finance électorale, l'adhésion du Nouveau-Brunswick. Après trois ans de tractations, de propagande et de correspondance, il fit triompher la magnifique idée d'une patrie canadienne.

Sur cette note triomphale, se ferme la biographie du Jeune Politique, à l'âge de 52 ans. Malgré son caractère fortement analytique, ce livre de M. Creighton captive une continue attention, parce qu'il contient de riches substances et de continuel réalisme, bien truffé d'évocations du milieu et de l'époque, de croquis de personnages et de traits de mœurs. Il dresse un saisissant tableau dynamique du monde politique contemporain. Sans doute, certains critiques reprocheront-ils à l'auteur d'avoir maximisé et même par trop magnifié le rôle de son modèle, au point d'oublier les considérables apports de ses chefs et de ses collègues. De même n'échappera-t-il à personne que sa plume use d'une encre de teinte tenacement partisane et conservatrice sans cordialité pour l'adversaire du moment ou le voisin du Bas-Canada, dont pourtant Macdonald recherchait assiduellement l'alliance et le concours. Mais il ne faut pas oublier que tout biographe est un idolâtre, qui dresse un piédestal à son Dieu. Avec ses ombres légères, l'ouvrage de M. Creighton prend rang parmi les oeuvres de haute classe, qui restent inséparables de l'étude de l'histoire canadienne.

Gustave LANCTOT



**LE Canadien National**  
vous offre un confort vraiment tout nouveau

Dès que vous montrez dans nos nouveaux wagons ultra-modernes, vous goûterez un confort vraiment nouveau. Chaque jour, partout au pays, un certain nombre de ces nouveaux wagons sont incorporés à nos trains. Ce sont de vastes wagons ordinaires, de repassants wagons-salons, de spacieux salons-lits et wagons-lits formés de chambres, compartiments, chambrettes, chambrettes-duplex et lits. Bientôt nos 359 nouveaux wagons seront en service et procureront à ceux qui voyagent de jour et de nuit un confort incomparable. Quel que soit votre budget, vous goûterez dans nos trains le plaisir de voyager.

A titre d'exemple, nous vous donnons ci-après le prix des billets simples et aller-retour, en voitures ordinaires, entre Montréal et Vancouver: simple: \$78.71, aller-retour: \$128.30. Le prix des billets des wagons-lits "touristes" et "standard" est proportionnellement peu élevé.

Renseignez-vous sur les économies substantielles que vous ferez en réalisant notre nouveau tarif pour familles, si vous allez dans l'Ouest du Canada, le centre ou l'Ouest des Etats-Unis.

Pour locations et tous renseignements, adressez-vous à un agent du Canadien National. Ecrivez-lui ou téléphonez-lui.

**CANADIEN NATIONAL**

359 NOUVEAUX WAGONS SERONT MIS À LA DISPOSITION DES USAGERS DU CANADIEN NATIONAL

## Vieillis? Ayez Plus d'Entrain

**Soyez Rajeunis et Plus Vigoureux**  
HOMMES, FEMMES de 40, 50, 60. Ne soyez plus fatigués, réajustez vos yeux, faibles, fatigués, épuisés. Essayez les Tablettes Youngs Oxydine. Après 40, il faut du fer au corps vieillissant, fatigué, augmentant force, vigueur, vitalité. Des milliers sont guéris et ont obtenu Oxydine. Oxydine Oxydine Oxydine. Obtenez Oxydine aujourd'hui. Format d'intro duction, seulement 60c. Toutes pharmacies.



la vraie bonne bière

a MAINTENANT une VRAIE BELLE ENQUÊTE!

Seule la bière DOW est "CLIMATISÉE"

## LA ROUTE DE SES PIEDS

## La presse américaine a complètement ignoré ce document publié en février au Guatemala

## Du Napalm allemand et des P-47 américains

Dès le premier février '54, c'est-à-dire plus de quatre mois avant l'invasion de son territoire, le gouvernement du Guatemala publiait un bulletin d'information intitulé: "Des documents mettent à jour un complot d'invasion — Des journalistes examinent les preuves d'un projet d'attaque". Nous publions une traduction libre de ce texte officiel, qui n'a reçu aucune diffusion à l'époque et que les faits sont venus, hélas! confirmer:

"La preuve, accompagnée d'une documentation complète, que des préparatifs d'invasion armée contre le Guatemala sont en cours, a été fournie aux journalistes locaux et aux correspondants étrangers au cours d'une conférence de presse qui s'est tenue au Palais national, le 29 janvier.

"Il a alors été annoncé que des armes ont été introduites en contrebande dans Guatemala City et qu'elles ont servi à équiper une cinquième colonne dans la capitale. Des armements ont aussi été débarqués sur la côte du Pacifique et transportés clandestinement par le Chemin de fer international d'Amérique centrale vers la région de Tiquisate, un château-fort de la compagnie "United Fruit".

"Des noms, des dates et divers détails ont été fournis aux journalistes, qui ont pu examiner des documents à l'appui de ces dires. Le gouvernement a gardé secrètes certaines pièces afin d'éviter d'embarrasser certains gouvernements étrangers.

**LE FAMEUX PACTE D'EL SALVADOR**  
"Pour donner à l'invasion une apparence "révolutionnaire", le gouvernement a précisé que deux Guatémaltèques ont été choisis pour diriger l'armée mercenaire.

"Les chefs en sont le général Miguel Ydigoras Fuentes et le colonel Carlos Castillo Armas.

"Le général Fuentes était le candidat de l'alliance des latifundistes guatémaltèques et des monopoles étrangers, aux élections présidentielles de '50. Battu au scrutin et discrédité, le général a depuis lors travaillé de concert avec des intérêts étrangers à fonder une contre-révolution.

Le colonel Castillo Armas avait déjà été impliqué dans une tentative visant à renverser le gouvernement et il s'est évadé de prison.

"Une copie photostatiée de leur "gentlemen's agreement", du pacte de caballeros, a été montrée aux représentants de la presse. Le document, signé par les deux aventuriers au Salvador, le 31 mars '53, confiait la direction militaire de l'invasion au colonel Castillo Armas.

"Pour sa part, le général Fuentes s'engageait à fournir l'appui de ses partisans politiques à l'intérieur du Guatemala. En retour, aux termes du pacte, il devait être nommé président et partager les fonctions publiques entre ses hommes et ceux de Castillo Armas.

**DES ARMEMENTS ALLEMANDS**  
"Les armements destinés à l'attaque contre le Guatemala devaient être importés d'Allemagne. La firme H.F. Cordes, de Hambourg, a offert du napalm fabriqué selon la "formule américaine". Le trafic allemand a également offert des avions à réaction pour la livraison du napalm en territoire guatémaltèque.

"Les négociations portaient sur un équipement militaire comprenant des mortiers de tranchée, des revolvers et des pistolets automatiques, des carabines, des mitrailleurs et des mitrailleuses, ainsi que des munitions, des transmissions et un matériel divers de campagne.

"Un homme d'affaires s'occupait des transactions au Nicaragua. C'est le colonel A. Somoza, qui a ses bureaux à Managua. Outre son activité commerciale, il dirige la Garde nationale du Nicaragua. Son père a été président de ce pays pendant une vingtaine d'années.

"En dépit des rabais consentis par la bienveillante compagnie Cordes, la valeur en dollars de l'équipement nécessaire aux conspirateurs se chiffrait par millions. Il est bien connu que ces sommes

dépassent largement les ressources de Fuentes, Castillo Armas et Compagnie.

"Néanmoins, les documents en possession du gouvernement montrent que le paiement en était garanti, en partie par la firme du colonel Somoza, en partie par des sources inconnues qui ont promis des flots d'argent à Castillo et à ses agents.

"Le principal agent des conspirateurs au Nicaragua était Jorge Isaac Delgado, attaché commercial à l'ambassade de Panama. Selon des informations de presse, Isaac Delgado a été relevé de ses fonctions le premier février, sur les ordres du président de Panama, par suite de la part qu'il a prise dans le complot.

## DETAILS DU PLAN D'INVASION

"Les conjurés contre-révolutionnaires se proposaient d'embarquer des troupes dans des ports nicaraguayens et de les débarquer sur le littoral du Pacifique. D'autres devaient être transportées en avion vers des aéroports privés, près de la côte. L'invasion bénéficierait de l'appui de bombardements aériens. Les principaux points d'attaque devaient être Champerico, San José et Escuintla.

"Simultanément, une attaque par voie de terre serait lancée du Honduras. Elle viserait les villes de Chiquimula et de Zacapa.

"Les envahisseurs se proposaient d'armer leurs partisans guatémaltèques au fur et à mesure de leurs progrès afin de grossir ainsi les rangs de leur bande d'aventuriers mercenaires. Des armes déjà dissimulées à Guatemala City et à Tiquisate devaient servir à la cinquième colonne. Ainsi, l'invasion devait être effectuée sur deux fronts avec l'aide de soulèvements de diversion à l'intérieur.

"Il fallait en outre des "super-saboteurs", des assassins de profession, des techniciens radiophoniques et d'autres spécialistes. On a choisi l'île de Momotombo pour établir leur camp d'entraînement. Une dizaine de traites guatémaltèques ont déjà quitté leur pays, sont arrivés à Managua, d'où ils sont ensuite envoyés à un camp d'entraînement.

## UN GARS DU TEXAS, CARL STUDER

"Les conspirateurs possédaient ainsi un plan militaire réalisable. Ils possédaient toutes les informations nécessaires sur les ports et les aéroports qui devaient leur servir de têtes de pont. Un traître leur avait fourni des renseignements sur les communications intérieures: fréquences et puissance d'émission des radios commerciale et militaire.

"Pourvus d'argent, d'une base étrangère pour l'entraînement et le ravitaillement, d'une armée de mercenaires, d'armements modernes, de deux Guatémaltèques pour donner une allure "révolutionnaire" au mouvement, il manquait encore aux conjurés un directeur technique qui assurerait le bon fonctionnement de l'équipement complexe de la guerre moderne.

"C'est alors qu'intervint Carl T. Studer, d'El Paso, Texas, que son passeport américain donne comme étant un homme de six pieds trois pouces et demi, cheveux bruns, yeux gris-verts.

"Renommé pour sa connaissance des armes modernes, Carl Studer est un ancien colonel de l'armée américaine. Selon les informations guatémaltèques, il a quitté le Texas pour travailler au service de la "United Fruit".

"Les documents indiquent que c'est à lui qu'incombait la tâche de former les saboteurs et les techniciens radiophoniques. C'est ainsi que son nom s'ajoute à la liste des aventuriers internationaux qui se consacrent à la cause subversive de Fuentes et de Castillo Armas, ainsi qu'aux politiciens rétrogrades et aux intérêts étrangers auxquels ils servent de paravent. Quelques-uns de ces noms ont été rendus publics, d'autres pas encore.

"Des soldats mercenaires de cet acabit, on en a déjà vu en Amérique latine. Leurs agissements n'ajoutent pas au prestige de leurs pays d'origine".

## AVIS D'APPLICATION POUR DIVORCE

AVIS est donné par les présentes que LOIS AUDREY JEMIMA PATCH, de la ville et du district de Montréal, dans la province de Québec, ménagère, femme de Richard Allen Howell, greffier du bureau, s'adressera au Parlement du Canada à sa prochaine session afin d'obtenir un Bill de Divorce d'avec son mari, RICHARD ALLEN HOWELL, pour cause d'adultère.

DATE à Montréal, dans la province de Québec, ce 20 mai, A.D., mil neuf cent cinquante-quatre.

LOUIS FREEDMAN, C.C., 20 rue St-Jacques, Suite 3, Montréal, Qué. 12-19-26jn-3j

## AVIS DE REQUÊTE EN DIVORCE

AVIS EST DONNÉ par les présentes que BELLA ROSCHITZKA BRAVERMAN, de la ville et du district de Montréal, dans la province de Québec, ménagère, s'adressera au Parlement du Canada au cours de la présente ou prochaine session afin d'obtenir un Bill de Divorce d'avec son mari, CHASIKEL BRAVERMAN, pour cause d'adultère.

MONTREAL, le 28ème jour de mai, 1954.

JOHN M. SCHLESINGER, Procureur de la requérante, Montréal, Qué. 12-19-26jn-3j

App. 201, Edifice Hemsley, 400 ouest rue St-Jacques, Montréal, Qué. 12-19-26jn-3j

AVIS DE DEMANDE DE DIVORCE

AVIS EST PAR les présentes donné que JOS. EDOUARD BRUNELLE, pharmacien, de Ville-Marie, district judiciaire de Montréal, s'adressera au Parlement du Canada, à sa prochaine session ou à la session suivante, pour obtenir un bill de divorce d'avec son épouse, DAME ELLEN KELLY, ménagère, des cité et district de Montréal, Province de Québec, pour cause d'adultère et d'abandon.

DATE à Montréal, ce 10ème jour de juin, 1954.

Francois Caron, procureur de la requérante, juin 19-26 — juillet 3-10

## AVIS DE REQUÊTE EN DIVORCE

AVIS EST PAR les présentes donné que MARGARET THOMSON KELSO MIDLOCK, ménagère, de la ville de Verdun, Province de Québec, District de Montréal, comté de Hochelaga, s'adressera au Parlement du Canada à sa prochaine session, la prochaine session ou la suivante pour l'obtention d'un bill de divorce d'avec son mari, MICHAEL MIDLOCK, de Ville Mont-Royal, province de Québec, district de Montréal, pour cause d'adultère.

DATE à Montréal, Province de Québec, ce 22ème jour de juin, 1954.

GAMEROFF & WENSTER, Procureurs de la requérante, 10 rue St-Jacques Ouest, Suite 1003, Montréal, Québec, 12-19-26jn-3j

AVIS D'APPLICATION POUR DIVORCE

AVIS EST DONNÉ par les présentes que JOSEPH WOLFE LAPALME, de la ville et du district de Montréal, dans la province de Québec, bijoutier, s'adressera au Parlement du Canada, au cours de la présente ou prochaine session, afin d'obtenir un Bill de Divorce d'avec son épouse, ANNA IDA BRIARD LAPALME, pour cause d'adultère.

MONTREAL, le 31 mai, 1954.

JACOBS & JACOBS, Procureurs de la requérante, Radio City Building, Suite 400, 265 ouest, rue Craig, Montréal, Québec, 12-19-26jn-3j

## AVIS D'APPLICATION POUR DIVORCE

AVIS EST DONNÉ par les présentes que DAME LOTTE STRICKER, secrétaire, de Ville St-Michel, district de Montréal, province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada, à sa prochaine session, afin d'obtenir un Bill de Divorce d'avec son mari, WINSTON HERBERT PETCH, Sous-Officier, de Ville St-Michel, district de Montréal, province de Québec, pour cause d'adultère.

DATE à Montréal, Province de Québec, ce 18ème jour de juin, 1954.

Les procureurs de la requérante, JACOBS & JACOBS, 333 est rue Craig, suite 217, Montréal, P.Q. 12-19-26jn-3j

## AVIS DE REQUÊTE EN DIVORCE

AVIS EST PAR les présentes donné que WILLIAM EDWARD SHAUGHNESSY, gérant général, des cité et district de Montréal, Province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada, à sa prochaine session ou à la session suivante, afin d'obtenir un bill de divorce d'avec son épouse, JESSIE GIBBS, des cité et district de Montréal, Province de Québec, pour cause d'adultère et d'abandon.

DATE à Montréal, Province de Québec, ce 18ème jour de juin, 1954.

Les procureurs de la requérante, JACOBS & JACOBS, 333 est rue Craig, suite 217, Montréal, P.Q. 12-19-26jn-3j

(Suite de la page 2)

— Dost Mourad!

Et, avec un éclair de faucon dans ses yeux étroits:

— Peut-être quelque jour me demanderez-vous un baiser de ma bouche pour vous aider à recevoir un petit, tout petit baiser de celle de Dost Mourad?

Alors, de son poing dur, elle le frappa au visage; puis elle alla trouver la mère de Dost Mourad et se lamenta sur son destin.

— Allah! Allahou! pleurnicha la vieille. Ainsi va le monde, ma petite colombe! Car le péché a été créé avant la vertu, les larmes avant le rire, et la haine avant l'amour!

Le lendemain de bonne heure arriva le bruit des tambours.

C'était une de ces journées assez fréquentes au plus fort de l'été dans notre pays du nord; juste avant le lever du soleil, un brouillard lourd et opaque suinta du ciel surchargé d'humidité et s'étendit en nappe épaisse sur les champs labourés emperlés de sueur, revêtant le monde d'une couverture grise et trempée, se fondant sur les plus hautes montagnes en une purée sombre et rougeâtre qui pouvait fort bien receler le cœur jaune du tonnerre.

Le monde paraissait aveugle et sourd.

Puis, soudain, un bourdonnement tailladait le brouillard à coups sours, nasillards, sardoniques, cruels...

— Bang! bang! bang!

Les tambours tartares!

Au cours de ces dernières semaines, des nouvelles s'étaient répandues, apportées par les caravanes de passage, au sujet de la guerre sanglante qui sévissait en Occident. Les chrétiens s'entre-tuaient, disaient-on.

Allah! Qu'importait aux hommes des tribus? Eux étaient des musulmans. Et les autres? Tous des infidèles. Que la malédiction de Dieu tombe sur eux et leurs pères de cochons! Qu'ils s'étranglent mutuellement, et que Shaïtan se repaie de leurs cadavres!

Puis, d'une nuit à l'autre, une catastrophe se produisit dans le nord. L'armée des Russes était battue. L'AK Padishah, le tsar blanc, était renversé du trône. La révolution apparaissait, non plus comme un rêve de visionnaires effrayés et dépourvus d'épine dorsale mais comme une rouge réalité. Elle roula de Moscou vers le nord et l'ouest, et vers l'est et le sud en Asie centrale. Elle se précipita en nappe de feu à travers villes et villages, à travers champs et steppes. Elle tonna la haine et l'espoir de tout ce monde bigarré de Slaves et de Tartares, et ensevelit ses espoirs sous ses haines.

Car elle apportait la liberté, mais relâchait en même temps tous les freins. Elle émettait le vieil ordre des choses, mais sans en édicter un nouveau. C'est ainsi que, sur notre frontière afghane, les Cosaques n'étaient plus là pour les refouler, les anciennes incursions à main armée se renouvelèrent, et dans la vallée des Eaux Opulentes on entendit bondir comme un grondement oublié, dont on se souvenait en frissonnant, le battement des tambours de guerre tartares, chargé de pensées de mort, de torture et de rapine.

Les habitants se précipitaient hors de leurs maisons et s'arrêtaient, frappés de terreur, formant un groupe impuissant autour de leurs chefs et de leurs prêtres. Ils tendaient l'oreille aux roulements des tambours qui se rapprochaient, aux piétinements des chevaux, aux froissements d'acier.

Le brouillard enveloppait toujours la terre. Mais de-ci, de-là, à travers ses nappes gluantes, se dressaient des formes vagues et fantastiques de chevaux et de cavaliers; et parmi le tapage et les

clameurs, un seul cri se distinguait nettement, un cri de guerre tartare, sauvage, guttural:

—Hurr! Hurr! Tue! Tue!

Des marmottements de prières s'élevaient:

—O Allah!

—O Dieu compatissant!

—O Roi du jour du jugement!

Une femme éclata d'un rire nerveux, effrayant. Un enfant se mit à pleurer. Et les cavaliers fantômes galopèrent librement. Faces jaunes, profils cruels, visages farouches. Etendards écarlates. Eclairs des fers de lance, des lames de sabre et des boucliers revêtus de métal. Cris de guerre, pareils à des repons de litanie!

—Hurr! Hurr! Tue! Tue!

Les villageois n'eurent pas le temps de résister ou de se battre pas une chance de s'échapper. Des voix rugissaient. Des voix implorantes. L'acier frappait juste. Des corps tombaient, foulés aux pieds, défigurés. Une torche fut lancée sur un toit de chaume. Des flammes dardèrent leurs langues roses et orangées... se propageant avec des sifflements et des éclatements.

La mort était entrée dans la vallée des Eaux Opulentes.

La mort prit le père et les frères de Turkane Katoun, massacrés à ses côtés... Elle-même échappa de l'épaisseur d'un cheveu au sifflement tranchant d'une hache de bataille.

Elle s'affaissa comme morte; elle vit les bouchers tartares sortir de sa maison et bondir vers la demeure voisine, elle sentit à travers les décombres et les ruines, à travers le brouillard, les flammes et les spirales de fumée grise, de fortes mains toucher les siennes, les saisir, l'attraper; elle entendit Yar-Khan murmurer dans un souffle:

—Venez... au château des sultans de Ghazni. J'y connais une cave...

Et une voix plus faible encore, celle de Dost Mourad:

—Venez, ô mon amour!

Elle sentit ses genoux fléchir et ses sens vaciller. Mais des bras musclés la saisirent. Elle eut l'impression vague que de larges épaules la soulevaient et que des pieds couraient sous elle, en montant, toujours montant... tandis que reculaient de plus en plus les cris de triomphe et de souffrance.

Lorsque, enfin, elle reprit conscience et ouvrit les yeux, elle se rendit compte qu'elle ballottait comme un sac sur le dos de Yar-Khan, qui recourbait un bras pour la soutenir. A quelques pas derrière courait Dost Mourad, dont le souffle court explosait par saccades.

Ils la posèrent à terre. Elle se mit à courir entre eux deux, toujours plus vite, toujours plus haut, vers la crête de la montagne.

Dans la vallée, le brouillard continuait à rouler, zébré de flammes rouges.

—Si le brouillard tient bon, nous sommes sauvés! dit Yar-Khan.

Il s'arrêta et prêta attentivement l'oreille. Dans cette vague de bruit que les hommes appellent silence, il distinguait bientôt un piétinement confus, un léger cliquetis d'acier.

—Vous entendez? demanda-t-il.

—Ils nous ont vus?

—Je ne crois pas. Mais sans

doute ils battent la montagne et les bois pour chercher le bétail égaré...

Une forte bouffée de vent passa en tournoyant.

—Venez! Venez! cria Dost Mourad. Le brouillard se déchire!

Leur allure s'accéléra. Ils atteignirent le château des sultans de Ghazni et coururent jusqu'au bord du précipice ouvert sur la vallée. Le vent augmenta. Les couches supérieures de la brume disparurent comme une couverture qu'on roule.

—Voici l'endroit, dit Yar-Khan.

Il leur révéla le secret de la caverne, se pencha, tira une corde en cuir de dessous une dalle de granit et l'attacha à un chêne noueux.

—Il y a en bas de quoi manger et boire, dit-il; voici la corde pour descendre; il n'y aura qu'à la lancer avec un poids pour l'enrouler à cet arbre... dans un jour ou deux, quand les Tartares, gorgés de carnage et de butin, quitteront la vallée.

Puis, avec un peu d'ironie, s'adressant à Turkane:

—Il restera assez de champs pour que votre seigneur et maître y exerce sa force musculaire... et probablement un couple de moutons bêlant dans quelque coin...

Il se retourna vers Dost Mourad.

—Descendez le premier: vous fixerez la corde en bas.

Main sur main, le long de la corde de cuir noueuse et racornie qui oscillait follement, Dost Mourad opéra sa périlleuse descente.

Au bout d'un instant, sa voix s'éleva de l'ouverture de la caverne, annonçant qu'il avait fixé la corde.

Turkane regardait fixement Yar-Khan.

—Vous avez sauvé ma vie, murmura-t-elle, et celle de l'homme que j'aime. Et moi... moi qui vous ai insulté... frappé même...

—Et vous vous êtes moquée de la route de mes pieds! Vous avez dit qu'il n'y aurait jamais de lèvres pour me murmurer des paroles d'amour...

—Oui... oui...

Les mots s'étranglaient dans sa gorge.

—Alors... voulez-vous m'embrasser... par amitié?

Elle appuya sa bouche sur sa joue. Il la serra sur son cœur.

—Allah! dit-il, transporté de joie. Vous... qui avez l'aurore sur le front et des étoiles dans les yeux... Il hésita et se tut. Son oreille exercée venait de percevoir ce qu'elle n'entendait pas: des cliquetis d'acier, des voix gutturales s'élevant du sentier.

—Descendez! dit-il vivement.

—Mais... et vous?

—Je descendrai le dernier. Ne craignez rien, petite reine! Je chanterai une joie et douce misère à votre mariage!

Elle se suspendit au-dessus du précipice. Il écouta jusqu'à ce qu'elle eût atteint la caverne.

Le brouillard avait complètement disparu. Les envahisseurs étaient tout près. Il lui restait juste le temps de la suivre. Oui... mais les Tartares allaient arriver; ils trouveraient la corde, devineraient... et alors?

Ou encore, il pourrait couper la corde d'en bas. Mais il n'existait pas d'autre moyen de quitter la caverne. Elle deviendrait un tombeau quand la corde n'y serait plus.

Il ne restait qu'une chose à faire. Il la fit. Il trancha la corde au ras de l'arbre avec sa dague et jeta les nœuds coupés dans le précipice de façon à ne laisser aucune trace. Puis il se retourna face au sentier.

—Allah! Allah! se dit-il avec une mélancolie profonde et palpitante, avec une pitié infinie pour son propre destin. Je sens mon cœur enveloppé d'une nuit sombre, sombre... et comme un désir ardent de trouver une porte de salut...

Au même instant apparurent sur la pente des bonnets de fourrure hirsute et des armes étincelantes. Il aperçut les pillards grimant le sentier. Son profil se dessinait nettement sur la clarté du ciel gorge de pigeon.

"C'est chose pénible, songeait-il en allant au-devant d'eux, que des Tartares doivent tuer un Tartare! Ha!... mais je suis la route de mes pieds."

Et il s'abattit sous la trombe écarlate des cimetières.

Achmed Abdullah.

## Mais ne le répétez pas

## Le "Test"

Séparés de leur famille par la guerre et la guerre froide, les deux fils de M. Georgesco, industriel roumain habitant les États-Unis depuis la fin de la guerre, viennent d'arriver à New-York, venant de derrière le rideau de fer.

Entouré des journalistes, M. Georgesco attendait ses grands enfants à l'aéroport international de New-York. Pour rompre la nervosité paternelle, le représentant du "N.Y. Times" demanda: "Vos fils, M. Georgesco, vous ont-ils envoyé un câble en passant à Londres?" "Mais oui, répliqua l'industriel, ils sont très heureux... en fait, ils ont déjà goûté au "Chewing Gum" Américain et le trouvent délicieux," et, plus grave, "Je suis sûr qu'ils feront l'un et l'autre de bons Américains."

(N.Y. Times du 13-4, 54; cité par M.R.)

## Incroyable mais vrai

Les articles de "Time Magazine" ne se distinguent généralement pas par leur caractère pacifiste. Le commentaire suivant, relatif aux violentes critiques adressées par "Time" à M. Eden sur son manque d'enthousiasme à l'égard du plan Dulles dans le sud-est asiatique, est extrait, il est vrai, des "Lettres des lecteurs".

Mais rendons à César... et à "Time" l'honnêteté d'avoir publié cette lettre, d'autant plus significative, si l'on constate la qualité de son signataire:

"Monsieur, l'intervention militaire n'apportera pas de solution à nos problèmes. Il n'y a pas un principe politique dans le monde qui vaille la peine que l'on déclenche une guerre atomique pour le défendre, d'autant plus, d'ailleurs, que ce principe serait lui-même éliminé par la guerre... Les intelligentes précautions prises à cet égard par la Grande-Bretagne ne seront d'aucune aide aux communistes, mais elles peuvent très bien, par contre, donner aux pays occidentaux la stabilité dont ils ont besoin depuis si longtemps.

Sergent Robert G. Hill, USA,

## L'AUTORITÉ

Le plus vieux hebdomadaire de langue française de Montréal. Rédaction et administration: 2003 rue St-Hubert, Montréal, tél.: FRontenac 1127. Imprimé à St-Hyacinthe par l'imprimerie Yamaska. Autorisé comme envoi postal de deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

Directeur: Gérard Gingras.  
Rédacteur en chef: Jean Vincent.

Abonnement annuel: \$4.00 payable d'avance par mandat-poste ou par chèque encaissable au pair à Montréal.

Apportez la BIÈRE GLACÉE...

BRADING

LA BIÈRE À LA SAVEUR PARFAITE

## Mon voyage en URSS :

## SPECTACLES SOVIÉTIQUES

Il existe à Moscou vingt six salles de spectacles dramatiques et lyriques. La plupart pratiquent l'alternance, comme en France les théâtres subventionnés, et ce serait une erreur de croire que les pièces modernes soviétiques soient en majorité. C'est ainsi que le premier soir où la Comédie Française donnait "Le Bourgeois Gentilhomme" au Varkhtangov, le théâtre Iarmolovitch affichait "La Belle-Mère" de Balzac, Shakespeare était joué à la fois au Théâtre dramatique ("La 12ème Nuit") et à la filiale du Théâtre "Les deux gentilhommes de Vérone"; la plupart des théâtres ont, en effet, une seconde scène, située souvent aussi loin de la première qu'à Paris la salle Luxembourg de la salle Richelieu.

Parmi les oeuvres étrangères, on trouve également "La Petite Dorit", "d'après Dickens", au Théâtre Dramatique Stanislavsky; "On ne badine pas avec l'amour" de Calderon, au Théâtre des Jeunes Communistes et "La Traviata" de Verdi à la filiale de "Bolchoï" (Opéra, littéralement: Grand).

Quant aux auteurs russes, le plus souvent joué demeure Ostrovsky dont on donnait ce même soir "Le Service rémunérateur" à la fois au Maïakovski et au Maïj — où il succédait au "Tartuffe" de la Comédie Française — "Le Belâtre", au Théâtre Opérette et "La Fiancée sans tête" au Théâtre des Acteurs de Cinéma. Le théâtre lyrique Stanislavsky représentait "Eugène Onéguine" de Tchaïkovsky, et le Bolchoï "Cendrillon" de Prokofiev.

Toutes les salles sont pleines tous les soirs et le plus souvent la location est close plusieurs jours à l'avance. Aussi bien cela avait été pour moi un sujet d'étonnement que de pouvoir prévenir notre interprète la veille et de trouver toujours un billet, jusqu'au moment où l'on m'expliqua qu'un certain nombre de fauteuils sont réservés régulièrement à l'intourist — le prix des places est compris entre 6 et 25 roubles, c'est-à-dire entre 180 et 750 francs — le public est très composé mais la plupart des spectateurs sont en veston et en cravate; les femmes, sans chapeau. Il n'y a pas d'ouvreuses — le vestiaire est gratuit et obligatoire, aussi bien pour les femmes que pour les hommes.

Les spectacles commencent à sept heures et demi et ne se terminent souvent qu'à minuit, la plupart des théâtres ont un bar-restaurant où, au cours des longs entr'actes, sont servis sandwiches, pâtisseries et boissons diverses, non alcoolisées. Pour ceux qui préfèrent se promener, il existe en général, un foyer où les gens marchent les uns derrière les autres, en rond, formant une sorte de vaste carrousel, que nul ne songe à rompre.

## 2 — Les Ballets

Le premier spectacle que j'ai

vu à Moscou a été "Cendrillon" à l'Opéra, magnifique salle blanche et or à cinq étages; au centre du premier balcon, comme dans tous les grands théâtres, se trouve une immense loge qui était jadis celle du tsar et dont seul a changé l'emblème ornant le fronton: elle est aujourd'hui à la disposition du public, la loge d'honneur étant, comme en France, l'avant-scène côté jardin. J'étais avec les Comédiens Français et tous nous nous réjouissions de voir enfin sur place les véritables ballets russes. La déception fut vive... Pour un Occidental, "ballets russes", cela évoque Diaghilev, en fait l'art chorégraphique en U.R.S.S. est revenu à ce qu'il était, paraît-il, avant Diaghilev: très classique et, pour nous, rétrograde. Quant à la technique des danseurs, elle nous a paru convenable sans plus, et il en fut de même dans tous les autres ballets que j'ai vus aussi bien à Leningrad qu'à Moscou: "La Fontaine de Bakhtchi-Sarai" d'Assafiev, "Le Lac des Cygnes" et le "Casse-Noisettes" de Tchaïkovsky. Mais j'ajoute que pendant tout mon séjour en U.R.S.S., la Oulanova ne s'est pas produite, qui, aux yeux des étrangers comme des Russes, est la déesse de la danse. Le décor joue un rôle très important et l'on assiste à un grand déploiement de machinerie avec feux d'artifices, orages, invasions barbares, etc... auquel le public se montre très sensible.

J'ai vu "Le Lac des Cygnes" et le "Casse-Noisettes" au Kirov, le plus grand des onze théâtres de Leningrad, qui ressemble beaucoup au Bolchoï; le "Casse-Noisettes", un dimanche après-midi, car on donne de préférence le ballet de Tchaïkovsky en matinée, (c'est-à-dire à midi précise) pour permettre aux enfants d'y assister et effectivement il y en avait ce jour là davantage que d'adultes. C'est au Kirov (qui s'appelait alors Marinsky) que Nijinsky fit ses débuts; il en fut chassé pour avoir dansé un soir en colant sans culotte en-dessous. Les concours russes manifestent, en effet, une pudeur aussi inesthétique que le fameux culottier de Michel-Ange, à la Chapelle Sixtine. En l'occurrence, la danse eut tout à gagner du départ de Nijinsky, car c'est alors qu'il entra dans la troupe de Diaghilev.

Quant à l'Opéra — j'ai entendu "Prince Igor" et "La Dame de la Pique" — je ne pense pas que ni les musiciens, ni les chanteurs, si honnêtes qu'ils soient, puissent affronter un public international.

## 2 — Le Théâtre

Après avoir vu des pièces aussi différentes qu'"Hamlet" (musique de scène de Chostakovitch), "Les Bienfaits de l'Education" de Tolstoï, "Ivan le Terrible" de Soloviov et "Pour le Pouvoir des Soviets" de Kataïev, j'ai compris que les spectateurs sovié-

tiques bien que les neuf-dixièmes ne comprennent pas un mot de français, aient pu cependant être aussi enthousiasmés par la Comédie-Française. L'élégance et la sobriété des décors, le jeu dépouillé des acteurs, la rigueur de la mise en scène les ont évidemment changé du réalisme qui sévit dans le théâtre comme dans tout l'art soviétique. Il n'en demeure pas moins admirable qu'ils y aient été à ce point sensible. La veille de la première du "Cid" j'étais au cinéma avec un de mes confrères qui parle le russe comme le français. Il entra en conversation avec son voisin, un homme de mise particulièrement simple — il devait nous dire d'ailleurs qu'il était ouvrier — qui avait vu "Tartuffe": "C'était merveilleux — lui dit-il — les acteurs français redonnent aux

mots l'importance principale; est-ce qu'ils vont jouer aussi Corneille comme cela. Et il y avait dans la voix de cet homme comme une angoisse qui avait quelque chose d'extraordinairement émouvant.

J'ai repensé à lui en voyant "Hamlet" au Théâtre Pouchkine à Leningrad.

Ce qui m'a le plus choqué, en effet, ce n'est ni la musique de Chostakovitch, inutile mais acceptable, ni l'étrange conception du décor — en particulier la Victoire de Samothrace grandeur nature dans le cabinet de travail d'Hamlet — ni l'anti-cléricisme que le metteur en scène a trouvé moyen de manifester, mais les acteurs et en particulier M. Friendlikh, Hamlet rondouillard, qui jouent tous comme au temps du cinéma muet. Et que dire de Chirkassov, interprète d'Ivan le



Voici les membres de la délégation soviétique photographiés lors du récent Festival de Cannes. On sait que l'URSS n'avait pas pris part à cette manifestation depuis 1951. De gauche à droite, les metteurs en scène Grégori Alexandrov, chef de la délégation, et Serge Youtkevitch, entourés des artistes K. Loutchko, A. Khorava, C. Litvinenko et Loubova Orlova.

## Les DISQUES

## Deux "Cinquièmes"

Mais on n'y trouve pas la fameuse de Beethoven, car elles sont toutes deux en mi mineur. Il y a l'opus 64 de Tchaïkovsky et l'opus 95 de Dvorak. Celle-ci a été surnommée "Symphonie du Nouveau Monde", son auteur l'ayant écrite au cours d'un voyage à New-York.

Mais on y trouve rien de très nouveau, bien que l'oeuvre en elle-même soit extrêmement attachante, surtout dans cette nouvelle version, due à Toscanini et SON orchestre de la NBC

La Symphonie de Tchaïkovsky, elle aussi, a été confiée à un autre grand chef qui dirige maintenant son propre orchestre, nul autre que Stokowski.

Cette oeuvre du grand Russe, est sensuelle comme une femme qui s'étend nue sur un lit moelleux. Et M. Stokowski fait ses délices de tout cela.

Et puis, il y a l'enregistrement avec son exceptionnelle reproduction de bois. Chez Dvorak, c'est surtout la batterie qui est mise en évidence. (Ecoutez les débuts du premier côté, par exemple).

Toscanini dirige une "Nouveau Monde" puissante d'un bout à l'autre, à peine lyrique, même dans son fameux deuxième mouvement. Il y a à ici et là des morceaux de Beethoven. Le dernier mouvement, par exemple, est trépidant comme la "Septième".

Le son est en profondeur. Les deux disques sortent de chez Victor. IM-1778 (Dvorak), IM-1780 (Tchaïkovsky).

Le discophile.



Il charge avec une lourdeur qui tourne au ridicule. Pourtant il a une présence qui fait penser que, formé à une autre école, il serait peut-être devenu un grand acteur.

Il semble que les Russes soient plus à l'aise dans le comique. "Les Bienfaits de l'Education" étant une pièce qui permet la charge, metteur en scène et interprètes ont pu s'en donner à coeur joie pour le plus grand plaisir du spectateur. Un des sociétaires de la Comédie-Française en a été à ce point conquis qu'il

par  
Claude  
BENEDICK

Terrible, qui passe pour un des plus grands comédiens d'U.R.S.S. ! souhaiterait reprendre la pièce à Paris dans une présentation identique.

## 4 — Le Cinéma

Il existe, d'après les renseignements que nous ont donnés nos interprètes, une quarantaine de cinémas à Leningrad et le double à Moscou. La plupart des salles sont très confortables. Les spectateurs sont ponctuels; ils n'arrivent et ne partent jamais en cours de séance. A Moscou, j'ai vu un film en 3-D qui ne m'a pas convaincu, malgré l'affiche géante, de la précellence du procédé soviétique et à Leningrad, un autre film, sans relief, dans tous les sens du terme. "L'Hon-

## Un nouveau livre sur INGRES

On a beaucoup écrit sur Ingres depuis quelques années et M. Georges Wildenstein vient de consacrer un très important ouvrage à cet artiste qui occupe dans l'art contemporain une place assez exceptionnelle. Je dis bien "dans l'art contemporain", car c'est à lui, à ses peintures ou à ses écrits, que se réfèrent quelques-uns des théoriciens les plus modernes. Il fit notamment figure de précurseur du cubisme et de l'art abstrait en donnant l'exemple d'une absolue rigueur dans le dessin et la composition. D'autre part, — le contraste n'est pas paradoxal qu'en apparence — la plupart de ses élèves appartenaient plus ou moins directement à l'académisme le plus froid et sont complètement exclus de toute influence sur l'art d'aujourd'hui. Ainsi, même pour la postérité, Ingres conserve ce rang de solitaire qu'il eut toujours, malgré le succès, parce qu'il ne consentit jamais à renier ses convictions. Georges Wildenstein montre bien l'intransigence dans les actes de l'homme autant que dans les oeuvres de l'artiste. "Ingres, dit-il, concevait l'art comme un apostolat"; cependant, l'auteur considère la filiation entre Ingres et certaines théories actuelles comme une erreur, surtout comme une interprétation abusive de la pensée ingresque, mais il convient volontiers de la séduction exercée sur les théoriciens par cet art et cette pensée, qui conservent toujours une limpide conscience du but et des moyens d'y atteindre. Georges Wildenstein écrit: "Les fantaisies géométriques et arbitraires d'aujourd'hui n'ont qu'une théorique parenté avec les déformations expressives et les compositions simplifiées du maître... Heureuse ou décevante, l'influence d'Ingres apparaît ainsi décisive dans l'évolution de la peinture contemporaine. Imitateurs ou détracteurs, la plupart des peintres ont dû se référer à cette oeuvre dénouée, envoûtante et dangereuse".

En vérité, cette oeuvre très simple au premier aspect, est d'une extrême complexité et appelle donc des interprétations multiples, dans la mesure où elle-même réussit à accorder des aspirations et des inspirations contradictoires. S'il est curieux qu'elle ait réussi à contenter à la fois les artistes et les partisans de l'académisme le plus conventionnel, il ne l'est pas moins de savoir qu'elle eut en son temps, l'approbation des écrivains romantiques, ainsi que le rappelle Georges Wildenstein.

D'ailleurs, cet art est extrêmement complexe, et l'on n'a pas tout dit lorsque, ayant rappelé ses rapports avec l'esprit et la technique de Raphaël, on rattache Ingres au grand courant classique. Fort opportunément, M. Georges Wildenstein attire l'attention sur des particularités plus inattendues, sinon ignorées, du moins trop souvent oubliées; par exemple, l'admiration d'Ingres pour le réalis-

me, le lyrisme dramatique de Masaccio, la justification de l'anatomie originale de ses personnages par les Siennois et les Florentins et, contrairement à ce qu'on pourrait croire, son sentiment sur notre art du XVIIIème qui, dit-il, a plus d'esprit, de grâce, de savoir même que l'art pratiqué alors par les autres nations". Ainsi s'explique que plusieurs tableaux de Watteau "sont copiés, repris, transformés dans les dessins préparatoires de l'Age d'Or".



Le fait de prendre la suite d'une tradition qu'illustrent Poussin et David, ne va donc pas jusqu'à la méconnaissance des autres courants esthétiques. D'autre part, cette indépendance de jugement évite une soumission trop absolue, — et si Ingres, ainsi que son maître David, "cherche à équilibrer les volumes et les compositions symétriques", il conserve cependant un sens du mouvement et "ses héros ne semblent pas garder la pose comme ceux de David".

Cela répond au constant souci de respecter la vérité de la nature qui est à la base de toute l'oeuvre d'Ingres. Ce respect est plus qu'un principe esthétique; il correspond à une ligne de conduite, à une morale qui se veut intransigente.

Ce culte de la vérité, cette honnêteté scrupuleuse est une forme d'orgueilleuse soumission. Une des conséquences techniques en est évidemment sa peinture lisse: "il cherche à bien peindre, à terminer, à cacher les traces de sa main... Il fut peut-être le dernier qui voulut si totalement que, derrière l'oeuvre, on ne découvrit pas l'homme". Un tel art dépasse certes le seul point de vue de l'analyse esthétique; il engage et révèle l'homme, ce que précise exactement M. Georges Wildenstein lorsqu'il écrit: "Les procédés qu'il a employés, prennent leur sens dans la perspective de son caractère et de sa philosophie"; car au fond, c'est de cela qu'il s'agit.

Un minutieux catalogue, et de très nombreuses reproductions ajoutent au texte d'indispensables documents et forment ainsi un ensemble auquel rien de ce qui fut publié jusqu'alors sur ce peintre, ne saurait être comparé, et tout ce qui paraîtra dans l'avenir ne pourra ignorer cet ouvrage.

Raymond COGNAT

## Cinéma italien et mexicain

## "BELLISSIMA" ET "O CANGACEIRO"

par H. Carasso

Le rôle d'un critique de cinéma, c'est d'être d'abord renseigné sur les films à voir même s'il ne les a pas vus. J'avouerai avoir pris une chance, en allant voir BELLISSIMA (à l'AVON); certes, la présence d'Anna Magnani est un atout majeur sur une affiche.

C'est Luchino Visconti qui signe ce film, dont les origines sont assez curieuses, puisqu'il a été réalisé par une compagnie portant le nom de FILM BELLISSIMA: serait-ce un retour au système de coopérative, qui fut en vigueur en Italie après la guerre? Je suis tenté de le croire, sachant que Visconti est un des metteurs en scène "maudits" du cinéma italien. En 1943, il a fait OSSessione, qui était une adaptation libre et non autorisée d'un roman de James Cain, tourné également en 1946 par la Metro Goldwyn Mayer, qui obtint l'interdiction du film italien, afin de protéger sa propre production. On a parlé de ce film comme d'un précurseur du cinéma italien d'après-guerre, et comme d'un chef d'oeuvre. En 1948, ce fut LA TERRE TREMBLE, qui fit couler beaucoup d'encre et que son auteur désavoua, à cause des coupures qui y avaient été pratiquées par les producteurs. Néanmoins, la version tronquée était très émouvante, témoignant d'un esprit très dépouillé et mettant un climat social troublant.

Le scénario de Zavattini et de Visconti lui-même est assez simple, et la Cinecittà, le metteur en scène Blasetti organise un concours pour trouver une vedette de sept ans, et se voit assiéger par une foule de candidates, accompagnées par leurs mères. Parmi ces dernières, Anna Magnani, qui est obsédée par le désir de voir sa fillette devenir "quelqu'un": ce sont surtout ses propres qualités qui attirent l'attention d'un jeune assistant (Walter Chiari), qui se fait fort de faire élire sa fillette. Il lui extorque à ce dessin 50.000 lires, ce qui lui rapporte une moto qu'il convoitait. Il convoite aussi la jeune mère, mais sans succès. La petite est sélectionnée, mais l'épreuve s'avère catastrophique: cachée dans la cabine de l'opérateur, la mère comprend l'inutilité de ses rêves, mais ne supporte pas l'ironie des cinéastes; elle sort leur dire leurs quatre vérités et s'en va pleurer sur un banc. Finalement, par un revirement assez curieux, Blasetti change d'avis et veut engager la fillette; mais la mère le refuse, avec fierté: elle ne veut pas que sa fille soit un bouffon.

C'est une satire assez amère des milieux du cinéma, ainsi que de la psychose qu'il exerce sur les foules: on y voit une ancienne enfant-prodige (que Castellani a effectivement utilisé dans SOUS LE SOLEIL DE ROME), qui a fini comme simple coque dans les laboratoires du film. Ce n'est d'ailleurs qu'un exemple, mais cependant la mode suit son cours, et

même la Magnani, à la fin, n'a pas cessé de frémir en entendant ses idoles ("Io senti, Bourri Lancaster, quanto è simpatico!").

Un volcan de la taille de "la Magnani" efface tout autour d'elle, et l'actrice fait un véritable régal, d'un bout à l'autre du film. Sa douleur, lorsqu'elle s'affaisse sur un banc de la périphérie romaine, avec la fillette, c'est le hurlement d'une loutre blessée. Sa vulgarité ne choque jamais, ses cheveux constamment décoiffés semblent splendides et n'importe quelle toilette la rend belle, parce que la parure ne peut rien ajouter à sa beauté naturelle; elle expose avec prodigalité une poitrine opulente, sans jamais gêner; enfin, elle est parfaite.

A ses côtés, Walter Chiari se tire fort bien d'un rôle difficile: la scène au bord de l'eau est un modèle de sobriété et aurait pu tourner au désastre avec d'autres acteurs. Il nous fait oublier les trop nombreuses grimaces auxquelles il nous avait habitués (cf. O.K. NERON). Blasetti, qui paraît très jeune, se laisse diriger avec bonhomie, ayant l'air de se sentir très bien dans sa propre peau. J'ai oublié le nom de la fillette, qui n'est pas une nouvelle Brigitte Fossey (JEUX INTERDITS) mais qui est remarquable.

Il se peut qu'il y ait des gens qui ne trouvent rien de remarquable dans la mise en scène de Visconti; M. Walter O'Hearn, par exemple,

l'ignore totalement dans son compte rendu du MONTREAL STAR. Il suffit de comparer ce film au très quelconque FLAME AND THE FLESH, (1) que Richard Brooks a tourné en Italie avec Lana Turner et Anna-Maria Pierangeli. Il est étonnant de voir comment une caméra étrangère tourne d'une manière complètement différente dans la même ambiance. La vie italienne n'est saisie qu'à de très rares instants, et même alors, elle ressemble toujours aux clichés-type des correspondants américains. Il est vrai que les films réalistes italiens se ressemblent tous, mais c'est une preuve d'authenticité en plus. Et quant à l'authenticité de Lana Turner, mieux vaut ne pas en parler... On ne croit pas un seul instant à ces Italiens qui parlent l'anglais et qui ne font que manger des spaghetti, roucouler (toujours en anglais) ou mendier. Le contraste est saisissant avec les personnages de Visconti, qui, tout en étant dominés par "la Magnani", ne cessent jamais d'exister.

Notons aussi l'utilisation de la musique: depuis le générique, où apparaît en transparence un orchestre symphonique qui joue des airs de l'ELIXIR D'AMOUR de Donizetti, cette musique reste toujours en sourdine, ne participant jamais à l'action du film, se bornant à créer une atmosphère. N'ayant pas vu l'opéra, je ne saurais vous en dire davantage, mais la musique ne paraît jamais à

(Suite en page 3)

## QUI A DIT...?

"CHARBONNIER EST MAÎTRE DANS SA MAISON"



UN CHARBONNIER chez qui François 1er s'était arrêté. Il se fit rendre par le roi la place la plus confortable en disant: "Je suis chez moi charbonnier est maître dans sa maison". Cette réclame fait partie d'une série publiée par

Molson's  
LA BIÈRE QUE VOTRE  
ARRIÈRE-GRAND-PÈRE BUVAIT

# Un témoin de notre adolescence poétique

## GABRIEL CHARPENTIER

### ou la crise de notre croissance...

**La ville abandonnée par les oiseaux**  
**C'est mon coeur tout seul à l'envers**

Ces deux vers contiennent, à mon avis, l'essentiel du problème poétique et humain de Gabriel Charpentier. On croirait même que tous les poèmes qui les précèdent et les suivent ne constituent qu'autant de satellites et de comètes se mouvant dans diverses directions, quoique toujours dans le rayonnement du même champ magnétique: celui de la solitude à laquelle on se refuse.

De ce refus, il existerait deux moyens de libération: le disséquer, l'analyser, pour enfin le dépasser. Ou encore, trouver un autre pôle magnétique à sa conscience.

La première libération exige l'usage délicat et constant d'un esprit scientifique, d'habiles manœuvres objectives. Charpentier semble vivre dans un monde que l'objectivité de l'esprit scientifique n'a jamais frôlé.

Son instinct est essentiellement romantique, au sens large du mot. Il se laisse donc envouter et certainement dépasser par son propre problème, ce qui paralyse toute tentative possible de déplacement interne. Ses poèmes ne supposent jamais une seule modification d'axe; la rotation s'effectue toujours identique à ce qu'elle fut. Comment alors lui serait-il possible de céder à l'attrait de ce qu'il ne suppose même pas? Seules les profondeurs voilées de son inconscience détiennent peut-être les clés de la solution.

Ce grave problème personnel, dans une constante recherche d'équilibre, enfanta une poésie étrangement "vraie" parce que nécessairement "une". Un poète plus écartelé, ouvrant les yeux sur plusieurs mondes à la fois, multiplie automatiquement les catégories de ses perceptions et peut travailler toute une vie avant d'atteindre à cette unité originale que dévoile la poésie de Charpentier. Poétiquement, l'angoisse de Charpentier lui assure un solide fondement qui, lié à son talent, échafauda des poèmes très attachants.

Aire (1), Les Amitiés Errantes (2) et Le Dit de l'enfant Mort (3) marquent une constante amélioration de l'expression poétique qui n'en demeure pas moins le développement du thème immuable: le refus de la solitude.

Ce refus pousse le poète sur le chemin de l'aventure, à la recherche d'une présence. "Aire" marque le passage d'une solitude découverte au désir avoué d'une présence recherchée. C'est la lassitude qui précède un hasardeux départ dans la nuit. La forme poétique se cherche mais déjà les images, aussi originales et neuves qu'elles soient, ne semblent pas forcées; elles entraînent calmement dans un monde doucement magique.

"Les Amitiés Errantes" sont

par Wilfrid Lemoine

semées d'arrêts multipliés sur la route où le poète entreprend résolument et sans feinte la quête des présences rêvées. Sa voix s'est affirmée, sa forme aussi, certains poèmes touchent le parfait enchantement, tant ils viennent d'une nécessité absolue, d'un réel désir. C'est la vie du poète dans ses dimensions les plus fondamentales, celles qui tiennent tout son être en existence.

"Le Dit de l'enfant Mort" parle avec la même tendresse, la même intimité toute chaude, recroquevillée sur elle-même. Le thème central demeure le même, l'esprit du poète piétine, de gros boulets sont attachés à ses pieds et ses bras veulent toujours étendre le don d'une amitié, d'un amour, mais tout fuit comme le sable dans les doigts trop maigres. La forme est devenue plus étudiée, plus recherchée, comme les jeux fascinants d'un enfant trop sérieux.

Car l'enfance éclate dans ces trois oeuvres poétiques, l'enfance colle aux mots, aux images, à la marche du poète angoissé. Charpentier s'y réfugie comme d'autres se dissimulent à eux-mêmes, ou tentent de le faire, dans l'alcool et les stupéfiants. Mais Charpentier est poète, et pour mieux se protéger du temps, de son corps d'homme, de ses désirs cristallisés, il se construit un univers d'une grande pureté, mais qui semble déjà clos.

La grave question qui se pose est alors celle-ci: S'il ne trouve pas le moyen de modifier ses vues, si son angoisse est arrêtée pour toujours au même cran, pourra-t-il continuer son oeuvre poétique sans se marcher sur les pieds? Ce prenant tableau désolé commence déjà, avec "Le Dit de l'enfant Mort", à devenir acceptation de l'immobilité, sinon complaisance dans la douleur. Constatez l'effroyable simplicité de ces tragiques paroles:

Au fond  
C'est l'histoire d'un petit mort  
comme vous et moi d'un petit mort bien ordinaire —  
C'est là, comme un signe, la dernière phrase du dernier recueil publié (3).

La solitude que l'humain retrouve au fond de lui-même, solitude qu'il réalise avec stupeur jusque dans les bras de l'amour. Charpentier l'a vécue sans arrêt. L'enfant, lorsqu'il accepte cette solitude, se suicide pour faire place à l'homme qu'il est devenu au moment de son acceptation, seul. C'est pourquoi les hommes tardent tellement à vieillir. Ils deviennent alors des hommes-enfants qui, de par le refus souvent involontaire de leur con-

dition humaine, vivent une sorte de cauchemar nébuleux qui peut finir par les assassiner.

C'est là, malheureusement, le cas de plusieurs jeunes créateurs canadiens: ils devraient à la fois être "père" et "fils", la complexité de leur situation l'exige.

Gabriel Charpentier est un de ceux qui réalisent pleinement ce fait. Son attachante poésie en est l'expression, poésie qui, pour ne

pas mourir, devrait un jour, et bientôt, dessiner les horizons nouveaux qui "doivent" poindre. A moins que nous soyons tous une génération sacrifiée, celle qui n'aura pas le temps de dépasser la présente crise de croissance culturelle canadienne...

Wilfrid LEMOINE

- (1) Aire, aux Editions de la Revue Moderne, Paris 1948
- (2) Les Amitiés Errantes, chez Pierre Seghers, Paris 1951
- (3) Le Dit de l'enfant Mort, chez Pierre Seghers, Paris 1954

Un auteur britannique pose la question

## La religion de Father Divine périra-t-elle avec son fondateur?

par  
**Philippe DARNAY**

L'histoire de religions multiples et plus ou moins curieuses est un chapitre abondant de l'histoire des Etats-Unis; mais il doit être difficile d'y trouver une religion aussi extraordinaire et aussi lourde de conséquences que la religion fondée par le fameux "Father Divine", qui revendique aujourd'hui vingt millions de disciples.

Sous le titre approprié de "The Incredible Father Divine" (L'Incompréhensible Father Divine), Miss Sara Harris conte, dans un livre objectif et admirablement documenté (publié chez W.H. Allen), la fantastique histoire de ce Noir septuagénaire qui s'est proclamé dieu et a établi ce qu'il appelle des "paradis" sur terre.

Contrairement à ce que l'on pense généralement, il n'est pas le fondateur d'une secte chrétienne, mais bel et bien le dieu d'une religion nouvelle, dont les dévots sont non seulement de race noire mais aussi de race blanche.

Fils d'un métayer de Georgie, son vrai nom est George Baker, et il est né vers 1880. Il fonda une secte avant la première guerre mondiale, mais ce ne fut que pendant la grande dépression qu'elle prit une réelle importance, lorsque la communauté établie par lui à Harlem, — le quartier noir de New-York —, sauva de la famine et de la misère des millions d'hommes de couleur désespérés.

Aujourd'hui ses disciples, s'ils ne comptent pas les vingt millions annoncés, doivent au moins en compter un ou deux, et forment une sorte d'Etat dans l'Etat.

Disposant de fonds considérables, le mouvement a des oeuvres sociales, des magasins et des écoles dans toutes les grandes villes des Etats-Unis.

Miss Harris dit que les écoles sont d'admirables maisons d'éducation et que les relations entre les disciples semblent être aussi harmonieuses que charitables. Elle

le souligne que le message d'égalité raciale passionnément prêché par Father Divine est dans l'ensemble fort raisonnable.

Mais d'autre part, la nouvelle foi exige une crédulité folle, une soumission complète et, incidemment, suscite pas mal de manifestations proches de l'hystérie.

Father Divine est un dieu jaloux. Il ordonne à ses fidèles de s'abstenir de toutes relations sexuelles et de renier tous leurs biens de famille.

Quiconque prononce ces mots: "ma mère" ou "mon frère" le met apparemment en rage. Lui seul est père, mère, soeur et frère de tous ceux qui croient en sa divinité.

Bien plus, il affirme que ni lui, ni aucun autre croyant sincère, ne saurait être touché par la mort. Tout disciple qui meurt est condamné ipso facto pour manque de foi.

Depuis qu'un juge est mort quelques jours après lui avoir infligé une amende, il prétend avoir

Aux Etats-Unis

## L'Institut et l'Académie des arts et des lettres

Un double événement littéraire a marqué la séance annuelle et des cinquantième anniversaire — de l'Académie Américaine des Arts et des Lettres: elle a décerné son prix du roman à Ernest Hemingway qui, même si ce n'était que par personne interposée, a gracieusement accepté l'académique récompense — et elle a reçu, parmi ses nouveaux membres, le poète E.E. Cummings, le plus front-de-pont, le plus non-conformiste et, pendant une certaine période, le plus surréaliste des auteurs américains.

Il est vrai qu'il y a longtemps déjà que l'auguste institution — dont le quel Conti s'appelle ici prosaïquement 633 Ouest 155ème Rue — a secoué la poussière académique que lui reprochait Sinclair Lewis quand, au lendemain de la première guerre mondiale, il refusait dédaigneusement d'en faire partie. Et c'est Sinclair Lewis lui-même qui allait en donner acte à l'Académie dix ans plus tard, en revenant sur sa décision pour devenir académicien à son tour.

Fondée en 1904, l'"Académie Américaine des Arts et des Lettres" est l'émulation d'un "Institut" formé à l'instar de l'"Institut de France", avec cette seule restriction que, contrairement à son modèle français, l'organisme américain n'englobe pas les sciences, se cantonnant exclusivement

En marge d'un article du "Figaro"

## FRANÇOIS MAURIAC et l'"engagement"

Dans son leader hebdomadaire du "Figaro", M. François Mauriac pose de façon curieuse la question de l'"Engagement", en matière littéraire. C'est à propos

du récent Prix des Critiques, décerné à une toute jeune fille, Mlle Françoise Sagan, pour un ouvrage dont le mérite relève de la littérature pure plutôt que de la morale. "Toute considération autre que littéraire devait-elle être écartée? se demande l'illustre académicien, qui, tout en se défendant d'en juger, regrette que parmi les auteurs dont les ouvrages avaient été retenus par le jury, celui-ci n'ait pas élu de préférence l'un de ceux dont "la Nation eût été fière de pouvoir dire: voici mes fils, voici mes inspirés".

Cependant, en matière d'art, seule compte l'oeuvre désintéressée, et François Mauriac, après avoir avoué que lui-même fut longtemps "intraitable sur ce principe", propose une subtile distinction qu'il emprunte à Péguy: Il faut distinguer avec lui, dit-il, entre les "périodes" et les "épisodes". "Il y a des temps de stagnation, et de bonace; les périodes, où les lettres se retranchent d'elles-mêmes d'une

Histoire qui ne les inspire pas, et des temps de gloire ou de calamité: les époques, où la littérature reflète les triomphes et des désastres, dans la mesure où elle est vivante".

Il est évident que pour l'académicien nous sommes dans une "époque" et non dans une "période"; pourtant, faut-il dénier au littérateur le droit de se "retrancher" individuellement d'une Histoire, pour glorieuse ou douloureuse qu'elle soit, si elle "ne l'inspire pas"? Et d'autre part la jeune lauréate du Prix des Critiques, en choisissant pour thème de l'ouvrage couronné la peinture d'une adolescence perverse, n'a-t-elle pas — hélas — apporté sa petite contribution à l'un des aspects de l'époque?

La seule conclusion ferme est que les éditoriaux de M. Mauriac font penser. Et, cela, on le savait déjà...

H. G.

## Nouvelles littéraires

FRANCE

A l'occasion de la pittoresque "Foire aux Poètes", qui vient de se tenir place des Vosges, dans le cadre magnifique de cette "ordonnance" de pur style Louis XII où vécut Victor Hugo, le Prix des Poètes (cent mille francs) a été décerné à un écrivain nantais: M. Michel Ragon, pour un recueil intitulé "Cosmopolites".

— O: —

La "Société des Amis de Léon Blum", pour honorer sa mémoire, a décidé d'éditer l'essentiel de ses oeuvres, aussi bien ses discours, ses déclarations ministérielles ou ses dépositions au procès de Riom que ses ouvrages proprement littéraires. Le choix nécessaire a été fait par son propre fils, M. Robert Blum, et le premier volume vient de paraître, aux éditions Albin Michel. Il offre les textes du début, soit des essais de critique littéraire, les "Nouvelles conversations de Goethe avec Eckermann", et des essais politiques. On y trouve même quelques poèmes de jeunesse, sensibles et délicats.

— O: —

Les Editions Gallimard annoncent la mise en vente simultanée de 14 titres de Henry de Montherland.

\*\*\*

Ce sont: 7 romans — dont toute la série des "Jeunes Filles" —; les 2 titres qui composent les "Voyages Traqués" réunis en un seul volume; des poèmes; des chroniques et essais, dont "Mors et Vita" et "Service Inutile" réunis eux aussi en un volume.

Avec ces réimpressions, consécutives au procès intenté par Montherlant aux éditions Grasset, l'oeuvre de l'auteur des "Célibataires" est à présent réunie entièrement chez Gallimard, à l'exception de "L'Histoire d'Amour de la Rose de Sable".

D'autre part, ce nouveau tirage fait doubler à la série des "Jeunes Filles" le cap du 800,000ème exemplaire, toutes éditions comprises.

— O: —

GRANDE-BRETAGNE

L'arrière petite-fille de l'explorateur et missionnaire David Livingstone, a fait don, entre autres souvenirs de son illustre aïeul, de deux relations inédites de ses voyages du Bechuanaland au Zambèze, aux Archives Centrales Africaines, qui se trouvent

à Salisbury, capitale de la Fédération Rhodésie-Nyasaland.

On célébrera l'an prochain le centenaire de la découverte, par Livingstone, des chutes Victoria, et il est probable qu'à cette occasion les documents offerts par miss Diana Livingstone Bruce feront l'objet d'une publication.

\*\*\*

ESPAGNE

Le phénomène espagnol du développement de la littérature féminine mérite qu'on s'y arrête.

Les hommes de lettres espagnols eux-mêmes se penchent avec intérêt sur la profusion actuelle de femmes-écrivains. Aucune polémique n'a cependant surgi: la femme espagnole écrit de plus en plus et de mieux en mieux et, si elle parvient souvent à éclipser l'homme, celui-ci se borne à accuser le coup. Bientôt, sans doute, il sera nécessaire de faire la part du bon et du mauvais dans l'oeuvre des romancières de la péninsule. L'engouement dont le public s'est pris pour la plume féminine s'accompagne d'une certaine générosité. Demain, le lecteur jugera plus froidement et plus sévèrement les valeurs dont il est épris aujourd'hui.

\*\*\*

ALLEMAGNE

Après les innombrables monographies mi-savantes, mi-poétiques, consacrées au charbon, au pétrole, à l'uranium, à l'acier, par des auteurs de toutes les nations contemporaines, en voilà une qui retrace l'histoire du Pain — la première, semble-t-il. Elle est due à l'Allemand Heinrich Eduard Jacob et porte le titre: "Sechstausend Jahre Brot" (6,000 ans de pain), (Ed. Rowohlt, Hambourg, 1954).

\*\*\*

ITALIE

A l'occasion de la publication, par le journal hebdomadaire "Oggi", de certaines pièces et documents soit-disant trouvés dans la serviette de Mussolini, mais jugés apocryphes, Benedetti, directeur de l'important hebdomadaire "Europeo", qui appartient comme "Oggi" au consortium des Editions Pizzola, ayant donné sa démission, un certain nombre d'auteurs, par solidarité avec leur directeur, ont cessé de collaborer au journal: entre autres, Alberto Moravia, Nicola de Feo et Sandro de Feo.

Lu pour vous

## Quelques romans policiers récents

Un drôle de coco — Deux morts dans un cercueil

Rendez-vous au Pavillon vert

Frank Gruber: "Un drôle de coco". Adapté de l'américain par Evelyne Mahyère. (Editions Ditis-Flammario, Paris).

Frank Gruber a créé le couple pittoresque de l'aventureux Johnny Fletcher et de l'hercule Sam Cragg, bohèmes, marchands à la sauvette et à l'occasion policiers amateurs. Mais le véritable héros de ce roman allègrement mené, est le cheval Ulysse, légué à Fletcher par son propriétaire, Joé Bibley, qu'on a trouvé mystérieusement mort.

Et le roman se déroule dans le milieu coloré et peu scrupuleux du turf américain: compliqué par l'enquête rocambolesque que mènent les deux associés, non seulement dans le milieu des courses, mais à travers des chambres d'hôtel où se déroulent de clandestines parties de poker. Passent à travers l'intrigue un bien curieux homme de loi, que l'on appelle "le Juge Krieger", et une jeune personne, Helen.

Tout tourne autour du "drôle de coco" Ulysse. Et si le policier Fipet apprend, finalement, quel-

que chose d'important concernant son ex-proprétaire, Joé, c'est grâce au détective amateur, Johnny Fletcher.

\*\*\*

Ellery Queen: "Deux morts dans un cercueil". Traduit de l'américain par L. Reinova. (Collection "Oscar", Denoël, éditeur, Paris).

On accueille toujours avec plaisir éditions et rééditions de l'illustre Ellery Queen... qui, lui, lui, propose d'explorer le cercueil du fameux collectionneur George Khalkis, qui est mort aveugle et âgé, à New-York, et dont on ne retrouve pas le testament.

Ce testament n'est pas dans la sépulture. Mais ô stupeur, elle contient deux cadavres au lieu d'un!

Ellery Queen s'applique désormais à résoudre cette macabre énigme. Inutile de dire qu'il y parviendra, pour la plus grande satisfaction des lecteurs avides de mystères compliqués.

\*\*\*

Marten Cumberland: "Rendez-vous au pavillon vert", traduit de l'anglais par Anne Marode. Col-

lection "Le Masque", Paris).

Ceci est un roman policier "classique", c'est-à-dire que l'intrigue y prime tout, et notamment la psychologie des personnages.

Un mage, beau mais fort douteux, Domenico Vargas, organise à Paris des réunions mystiques. Il est en rapport avec un sombre milliardaire, Le Gouvain, qui poursuit, à travers une série de crimes parfaits, un rêve de puissance néfaste pour la France. Tour à tour, une jolie actrice, Mlle Fontenay, une femme louche, Marthe Bosman, d'autres encore, sont tués.

Le commissaire Saturnin Dax recherche le ou les coupables, en même temps qu'il lutte contre une sorte de camarilla. Il finira par découvrir le secret du pavillon vert, après que le ténébreux Le Gouvain aura été tué par un de ses complices.

Les amateurs de meurtres, de mystères et d'aventures sont servis à souhait.

M. G.